

DÉPARTEMENT D'HISTOIRE
Faculté des lettres et des sciences humaines
Université de Sherbrooke

*La représentation genrée de l'élite française selon les anti-philosophes : le cas des conseils
de lecture à la fin du XVIII^e siècle*

Par
VÉRONIQUE LAMPRON
Bachelière ès arts (Histoire)
de l'Université de Sherbrooke

Mémoire présenté pour l'obtention
De la maîtrise ès arts (Histoire)

Sherbrooke

Décembre 2008

I - 2325



Library and
Archives Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Published Heritage
Branch

Direction du
Patrimoine de l'édition

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

ISBN: 978-0-494-49522-3

Our file Notre référence

ISBN: 978-0-494-49522-3

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

Composition du jury

La représentation genrée de l'élite française selon les antiphilosophes : le cas des conseils de lecture à la fin du XVIII^e siècle

Par

Véronique Lampron

Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Christine Métayer, directrice de recherche
Département d'histoire, Faculté des lettres et des sciences humaines

Louise Bienvenue, évaluatrice
Département d'histoire, Faculté des lettres et des sciences humaines

René Paquin, évaluateur
Département d'histoire, Faculté des lettres et des sciences humaines

Résumé

Le XVIII^e siècle représente un moment privilégié quant à la diffusion des idées et des savoirs notamment par le biais des livres. Les valeurs des Lumières ont grandement favorisé l'accès aux connaissances, à l'alphabétisation et à l'éducation des contemporains. La lecture est donc rapidement devenue un excellent moyen d'acquérir des connaissances d'autant plus que les livres sont désormais accessibles grâce à la diffusion sans cesse croissante d'imprimés. L'accès grandissant aux livres va de pair avec une inquiétude prononcée de certains contemporains face aux éventuelles mauvaises interprétations des textes lus. Cette inquiétude a engendré un contrôle serré des lectures entraînant l'apparition de conseils de lecture qui dictent aux différents types de lecteurs les livres à consommer et ceux à proscrire. Ces conseils de lecture permettent d'apporter un éclairage sur la représentation des hommes et des femmes à travers les qualificatifs attribués aux livres. L'objectif de ce mémoire est de mieux comprendre comment les hommes et les femmes de l'élite française sont représentés à travers deux traités de conseils de lecture à la fin du XVIII^e siècle.

Le premier chapitre examine la construction des traités qui diffère en fonction du lectorat. Même si les deux traités s'entendent sur l'importance que les hommes et les femmes se distinguent, les auteurs ne s'accordent pas en ce qui concerne la liberté permise aux lecteurs. La construction des textes témoigne plutôt d'une plus grande capacité de jugement attribuée aux hommes tandis que les femmes doivent être mieux encadrées tout au long de leurs lectures.

Les connaissances à acquérir et celles qui sont naturellement assignées à chacun des genres font l'objet du deuxième chapitre. Ainsi, il importe de développer l'oralité autant chez les hommes que chez les femmes mais pour des raisons distinctes : les femmes doivent bien paraître tandis que les hommes doivent s'attaquer aux rudiments de la rhétorique. Les lecteurs sont donc outillés pour argumenter, créer et innover alors que les lectrices doivent être capables de parler de divers sujets sans pour autant posséder les moyens concrets de changer des choses.

Le troisième chapitre se concentre principalement sur les questions de morale. Ici, les femmes apparaissent comme les gardiennes de la morale et en elles se retrouve l'espoir de « redresser les mœurs » de toute la France. Les lectrices doivent donc accorder une place de choix à la religion catholique et à la famille afin d'influencer les mœurs de leur entourage.

Ces trois chapitres démontrent une représentation différente de chacun des lectorats en fonction du rôle qui leur est attribué dans la société. Autant chez les hommes que chez les femmes, il importe de bien parler, de se distinguer et d'être vertueux, ce qui rejoint les valeurs de l'élite. Toutefois, les divergences sont marquées entre les lectorats lorsqu'il est question du rôle qu'ils doivent occuper. Les femmes sont davantage relayées à la sphère privée tandis que les hommes sont présents dans la sphère publique. En fait, les hommes doivent savoir parler et convaincre en plus d'être outillés pour innover et créer alors que les femmes dominent l'univers du privé. Elles doivent également se consacrer à influencer et à corriger les mœurs de leur famille afin de faire rayonner toute la France.

Mots-clés : distinction, goût, morale, religion, connaissances, Lumières, sphère publique, sphère privée

Remerciements

Un grand merci à ma directrice Mme Christine Métayer pour sa confiance, sa compréhension, sa générosité et ses judicieux conseils.

Merci aux membres du jury, Mme Louise Bienvenue qui a bien voulu lire ce mémoire et prodiguer des conseils éclairés à chacune des étapes de rédaction et M. René Paquin pour avoir accepté d'évaluer ce mémoire.

Merci à mes collègues, notamment Thierry Robert et Vicky Gagnon, qui m'ont offert un grand support et ce, particulièrement lors de ma première année de maîtrise où j'ai dû difficilement accélérer le processus de mon mémoire afin de m'exiler en terres australiennes!

Merci à ma famille et à mes amis pour leur support.

Enfin, merci à mon amoureux pour sa patience et son soutien au cours de ce long processus.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
A) État de la question	2
a) La représentation des hommes et des femmes au XVIII ^e siècle	2
b) La lecture et ses pratiques	6
c) La lecture et le genre	9
B) Problématique et hypothèse	13
C) Sources et méthode.....	13

Chapitre premier **La construction des traités**

CHAPITRE PREMIER	21
1.1 Les buts poursuivis	21
1.1.1 La conservation des charmes féminins	22
1.1.2 Former des hommes de goût	23
1.1.3 Former des gens qui se distinguent dans la société	26
1.2 La construction des traités	28
1.2.1 La simplicité des textes.....	28
1.2.2 L'ordre des lectures	29
1.2.3 Le nombre d'ouvrages à lire et l'ordonnance des catégories.....	32
1.2.4 Une question de capacité de jugement.....	35
1.3.1 Un plan de lecture pour les femmes mais qui ne doit pas être lu par des femmes..	37

Chapitre deuxième **La lecture: un outil de développement intellectuel et social**

CHAPITRE DEUXIÈME	39
2.1 La distinction et les qualités d'ordre esthétique.....	39
2.1.1 L'art de se distinguer par la parole	40
2.1.2 La rhétorique : domaine des hommes.....	42
2.1.3 Une question de charme et de sensibilité.....	44
2.1.4 Bien écrire	46
2.2 Les connaissances et l'esprit.....	49
2.2.1 Avoir de l'esprit mais pas trop	50
2.2.2 Avec ou sans les sciences	51
2.2.3 Raison et imagination	53
2.2.4 Un sens pratique typiquement masculin	56

Chapitre troisième

La morale: une vertu à acquérir

CHAPITRE TROISIÈME	59
3.1 Une société aux mœurs déchues	60
3.1.1 Des livres de morale bien pauvres.....	61
3.1.2 Triste vision du mariage	62
3.2 Une société à rebâtir	65
3.2.1 Le catholicisme : une référence pour la morale religieuse	65
3.2.2 L'histoire : une leçon de morale.....	67
3.2.3 Un gouvernement « vertueux »	68
3.3 L'avenir entre les mains des femmes	70
3.3.1 Les salons.....	70
3.3.2 Une vertu à caractère sexué ?.....	72
3.3.3 La nature bienveillante des femmes	73
CONCLUSION	79
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE	83
Sources	83
Bibliographie	83

INTRODUCTION

La fin du XVIII^e siècle constitue un pan important de l'histoire de l'Europe moderne grâce à l'effervescence des idées et du savoir. La propagation des idées des Lumières s'est entre autre réalisée par la production et la diffusion d'imprimés qui connaissent un essor sans précédent. Cette production accrue permet de diversifier les types de littérature disponibles sur le marché afin de s'adapter à un nombre grandissant de lecteurs. Les contemporains assistent donc à une « démocratisation » de la lecture qui s'effectue en raison de l'alphabétisation croissante notamment chez les femmes qui ne font que rattraper leur retard. L'accès grandissant aux livres va de pair avec plusieurs valeurs préconisées par les penseurs des Lumières. En effet, ce mouvement insiste sur l'accès aux connaissances, la promotion des savoirs et l'importance d'avoir un citoyen et un peuple instruits, ce qui peut se réaliser via l'alphabétisation ainsi que la lecture.

Ces nombreux changements s'effectuent rapidement et ne se réalisent pas sans inquiéter l'élite, s'apparentant parfois aux anti-philosophes¹, qui ne souhaitent pas une ascension sociale des autres classes ainsi favorisée. De plus, la lecture qui a longtemps été le privilège des mieux nantis s'est répandue comme une traînée de poudre à l'ensemble de la population. Tout un système se met donc en place afin de mieux contrôler les livres en circulation. Les hommes et les femmes étant en mesure de lire davantage, les prétendues

¹ Les philosophes des Lumières et ceux qui sont qualifiés d'anti-philosophes possèdent plusieurs atomes crochus même si de prime abord, tout semble les dissocier. Il est donc difficile de distinguer nettement quels individus appartiennent à quel groupe puisque philosophes et anti-philosophes utilisent souvent les mêmes concepts et partagent certaines valeurs. Toutefois, une scission demeure en ce qui concerne le rapport aux livres puisque les philosophes en font leur cheval de bataille alors que leurs opposants s'avèrent beaucoup plus méfiants. Ces derniers se positionnent en faveur d'une lecture contrôlée et conscrée dans les limites des livres choisis selon certains guides ou plans de lecture. Voir Didier Masseau, *Les ennemis des philosophes. L'antiphilosophie au temps des Lumières*, Paris, Albin Michel, 2000, 451 p.

mauvaises interprétations de certaines œuvres ou les mauvais usages de celles-ci peuvent survenir à tout moment, ce qui peut représenter des risques pour l'ordre établi. Par conséquent, des plans de lecture et d'autres traités de toutes sortes expliquent aux différents types de lecteurs, que ce soit les hommes, les femmes, les enfants ou encore le peuple, ce qu'ils doivent lire, dans quel ordre le faire et surtout quelles sont les œuvres à proscrire. Ces traités s'avèrent très révélateurs de la représentation des hommes et des femmes de la société française à la fin du XVIII^e siècle.

A) État de la question

Les études se rapportant à ce siècle et touchant l'histoire de la lecture sont nombreuses et variées. Toutefois, peu d'entre-elles sont entièrement consacrées aux conseils de lectures et à la représentation² du lecteur ou de la lectrice. Ce mémoire apportera un nouvel éclairage sur le sujet.

a) La représentation des hommes et des femmes au XVIII^e siècle

L'historiographie du genre au XVIII^e siècle s'est surtout intéressée aux femmes et au féminin. Plusieurs études résultent de l'essor important de l'histoire des femmes et adoptent ses problématiques et ses méthodes. Les hommes, en tant qu'êtres sexués, demeurent, eux, dans l'ombre, « l'homme » étant souvent considéré comme l'universel³. En ce sens, l'étude de « l'homme » s'avère implicite dans la plupart des analyses historiques. Ce phénomène

² Il importe ici de mieux définir ce qui est entendu par représentation. M. Crampe-Casnabet offre une définition fort pertinente : « Une représentation signifie ce qui est présent à l'esprit ; cette présence peut être plus ou moins adéquate à la réalité de la chose ou de la personne représentée, elle peut aller jusqu'à la déformation figurée de cette réalité et se confondre alors avec une production purement imaginaire, fantasmagorique. L'être représenté est toujours second, médiatisé par rapport au sujet qui est le siège de la représentation ». Voir Michèle Crampe-Casnabet, « Saisie dans les œuvres philosophiques » dans, Georges Duby et Michelle Perrot, dir., *Histoire des femmes en Occident*, tome 3, Natalie Zemon Davis, dir., *XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, Plon, 1991, p. 327.

³ La *Bibliothèque d'un homme de goût* qui est le traité étudié dans le cadre de ce mémoire ne cause pas de problème en ce qui concerne la distinction entre l'homme au sens générique et l'homme en tant que genre sexué. L'auteur s'adresse toujours aux hommes au sens généré.

explique le manque d'ouvrages consacrés directement à la représentation des hommes à une époque donnée. Dans son livre *Écrire l'histoire des femmes*, F. Thébaud souligne l'intérêt actuel d'étudier le genre en analysant parallèlement les hommes et les femmes. Elle mentionne que l'histoire au masculin n'a pas réussi à mettre de l'avant les hommes en tant qu'être sexués et que c'est l'émergence de l'histoire des femmes, dans les années 1970, qui a permis d'en apprendre davantage sur la façon dont les hommes se sont vus et ont défendu leurs propres intérêts⁴. C'est particulièrement cette façon d'aborder le genre qui m'intéresse. Les conseils de lectures sont donc étudiés chez deux lectorats sélectionnés en fonction du genre afin d'apporter plus de nuances.

Femmes, raison et exclusion

En histoire, depuis les années 1970, plusieurs ouvrages traitent spécifiquement des femmes au XVIII^e siècle. D'abord, l'incontournable synthèse de G. Duby et M. Perrot⁵ dresse un portrait typique des études produites en histoire des femmes en Occident, depuis son émergence dans les années 1970, jusqu'au tournant des années 1990. Ces analyses démontrent que les contemporains du XVIII^e siècle considéraient que l'infériorité de « la femme » se trouve autant au niveau intellectuel que physique. Un article de M. Crampe-Casnabet soutient que l'esprit des femmes est plutôt demeuré au stade imaginaire, relié à l'enfance dans les représentations des XVII^e et XVIII^e siècles⁶. G. Fraisse précise également que les femmes sont exclues de la sphère publique dans l'Ancien régime par trois mécanismes : « la crainte d'une confusion entre les sexes, le refus que l'exception fasse la règle [et] l'attribution aux femmes du pouvoir des mœurs »⁷. Les conseils de lecture tendent vers cette théorie, ils

⁴ Françoise Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes*, Fontenay-aux-Roses, ENS Éditions, coll. « Sociétés, espaces, temps », 1998, p. 120.

⁵ G. Duby et M. Perrot dir., *Histoire des femmes en Occident...*, 557 p.

⁶ Michèle Crampe-Casnabet, « Saisie dans les œuvres philosophiques », p. 341.

⁷ Geneviève Fraisse, *Les femmes et leur histoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 1998, p. 13.

permettent de mieux définir les divers domaines d'exclusion des femmes et quels en sont les mécanismes.

Femmes et famille

Le siècle des Lumières soulève plusieurs débats sur la perte de ferveur religieuse dans les familles alors que les femmes, qui sont davantage reliées à la sphère privée, apparaissent comme des êtres plus spirituels. M. Riot-Sarcey prétend que les femmes, qui sont au cœur de leur famille, deviennent des substituts procurant l'apaisement jadis amené par la religion. Ce phénomène pourrait aussi venir contrer cette perte de religiosité des sociétés au XVIII^e siècle⁸. L'historienne traite également de la philanthropie, une qualité associée aux femmes. Elles sont des êtres de devoir et de dévouement : « le féminin repensé participe à l'invention d'une nouvelle catégorie, hors histoire, entre spiritualité et nature, et dont l'existence suffirait à restaurer le lien social »⁹. M. Foucault avance même que les femmes agissent comme des agents de police à partir du XVII^e siècle¹⁰. Elles doivent imposer la discipline à l'intérieur de la famille et punir au besoin.

L'image des femmes au XVIII^e siècle s'avère ambivalente. En fait, elles sont présentées comme des éternelles enfants demeurées au stade de l'imagination, avec une raison peu ou pas développée et incapables de produire de véritables idées nouvelles. Cependant, elles tiennent un rôle majeur puisqu'elles sont nécessaires au bon fonctionnement de la famille, à titre de représentantes de la morale et de la religion. Mon mémoire permet de mieux

⁸ Michèle Riot-Sarcey, « Le féminin, un genre très singulier », dans Luc Capdevila *et al.* *Le genre face aux mutations. Masculin et féminin, du Moyen Âge à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 160.

⁹ M. Riot-Sarcey, « Le féminin... », p. 161.

¹⁰ Michel Foucault, « Michel Foucault et l'histoire des femmes », p. 95-107, cité dans Michelle Perrot, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 2001, p. 416-417.

lier ces deux fonctions et de les replacer plus facilement dans la complexité des rapports hommes-femmes.

Les hommes et la masculinité

Les hommes au pluriel sont souvent opposés à « la femme » au singulier dans les ouvrages qui ont précédé l'émergence de l'histoire du genre. Le discours sur les hommes apparaît plus universel et plus généralisateur. Les hommes des Lumières ont déjà été décrits par quelques auteurs dans un cadre plus général traitant globalement du phénomène des Lumières¹¹. La plupart des études présentent un portrait similaire puisque tous les historiens s'entendent sur l'importance de la raison au XVIII^e siècle désignée alors comme un attribut masculin.

M. Vovelle a dirigé un collectif entièrement dédié à ce qu'il appelle « l'homme des Lumières ». Il souhaite apporter des distinctions entre « l'homme des Lumières », en tant qu'idéal-type, et « les hommes des Lumières » où les contrastes sont plus nombreux. Ces distinctions demeurent toutefois spécifiques à l'élite de la société. En ce sens, M. Vovelle parle d'une « définition restrictive de l'homme des Lumières » puisqu'elle ne peut correspondre à tous les hommes du XVIII^e siècle¹². Cet homme typique des Lumières est défini en opposition à la masse de la population, l'un est vu comme un agent actif de la reconstruction du monde tandis que l'autre est considérée comme passive. Selon M. Vovelle, les hommes de lettres, de sciences et des arts se font les porte-étendards du

¹¹ Voir ces quelques études plus générales qui traitent des « hommes des Lumières » : Didier Masseau, *Les ennemis des philosophes. L'antiphilosophie au temps des Lumières*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Albin Michel des idées », 2000, 451 p. ; Vincenzo Ferrone et Daniel Roche, dir., *Le monde des lumières*, Paris, Fayard, 2000, 637 p. ; Daniel Roche, *Les Républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988, 393 p. ; Tzvetan Todorov, *L'esprit des lumières*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2006, 132 p.

¹² Michel Vovelle dir., *L'Homme des lumières*, Paris, Seuil, 1996, p. 21.

discours des Lumières françaises¹³. Il importe donc de nuancer l'image de l'homme généralement véhiculée par les Lumières et les hommes de l'époque.

L'histoire de la masculinité apporte également un éclairage différent sur les hommes du XVIII^e siècle en proposant des modèles masculins « polis », comme le démontrent plusieurs études¹⁴ dont celle de M. Cohen. Son article suppose qu'il y a deux modèles, soit le « gentleman » poli et social en opposition à la masculinité basée sur l'honneur, le militarisme, la chasse et l'alcool¹⁵. En dépit de l'existence de ces deux représentations, il semble que l'image hégémonique demeure celle de l'homme poli se rapprochant du modèle français¹⁶. Toutefois, il apparaît difficile pour les hommes d'être à la fois poli et masculin puisque le monde de la politesse les rapproche des femmes et, par conséquent, les hommes risquent d'être qualifiés d' « efféminés »¹⁷.

b) La lecture et ses pratiques

L'histoire du livre a émergé au courant des années 1970 et s'avère indissociable du siècle des Lumières alors que la diffusion sans précédent d'imprimés multiples et diversifiés bouleverse l'ensemble de l'Europe. Le livre a d'abord été étudié sous sa forme d'objet, notamment par des analyses quantitatives sur les bibliothèques et leur contenu, par l'étude des

¹³ M. Vovelle, *L'Homme des Lumières*, p. 23.

¹⁴ L'homme poli apparaît comme une récurrence au XVIII^e siècle puisque W. Stafford avance également que la revue *Late Georgian Gentleman's Magazine* représente la masculinité par un modèle d'hommes polis et chrétiens. Voir William Stafford, « Gentlemanly Masculinities as Represented by the *Late Georgian Gentleman's Magazine* », *History*, vol. 93, no 309, 2008, p. 47-68. Dans le même ordre d'idées, l'article de K. Harvey démontre que la représentation de la masculinité a changé en passant des hommes « rough and ready » du milieu du XVII^e siècle aux hommes « raffinés » du XVIII^e siècle. Voir Karen Harvey, « The History of Masculinity, circa 1650-1800 », *Journal of British Studies*, vol. 44, 2005, p. 296-311.

¹⁵ Michèle Cohen, « "Manners" Make the Man: Politeness, Chivalry and the Construction of Masculinity, 1750-1830 », *Journal of British Studies*, vol. 44, 2005, p. 312.

¹⁶ M. Cohen, « "Manners" Make the Man... », p. 322.

¹⁷ M. Cohen, « "Manners" Make the Man... », p. 313.

œuvres marquantes et de l'industrie du livre¹⁸. Actuellement, la tendance, savamment portée par les travaux de R. Chartier, veut que l'on étudie les pratiques sociales et individuelles de lecture. Les pratiques de lecture permettent de mettre de l'avant le lecteur et non le livre comme le mentionne M. De Certeau : « Le lecteur émerge de l'histoire du livre, dans laquelle il a été longtemps confondu, indistinct [...] Le lecteur passait pour l'effet du livre. Aujourd'hui, il se détache de ces livres dont on supposait qu'il était seulement l'ombre portée. Voici que l'ombre se délie, prend son relief, acquiert une indépendance »¹⁹.

Dans le cadre de ce mémoire, mon intérêt se porte sur l'inquiétude entourant le phénomène de la lecture et sur les moyens déployés afin de mieux gérer les textes qui sont lus. En fait, les conseils de lecture apparaissent comme un moyen de diriger les lectures et d'influencer la construction identitaire du lectorat visé.

L'appropriation des textes par le lecteur et ses dangers

L'inquiétude des autorités envers la lecture découle grandement de cette supposée « rage de la lecture » présente au XVIII^e siècle. R. Chartier a étudié les discours des contemporains face à ce qu'ils considéraient comme un excès de lecture. Cette préoccupation est présente dans les discours médicaux qui définissent cette « rage de lire » comme un « dérèglement individuel ou une épidémie collective ». Pour les médecins, la lecture entraîne même l'épuisement du corps²⁰. R. Chartier a également analysé les discours philosophiques traitant de la lecture au XVIII^e siècle. Ici, l'excès de lecture, particulièrement de la lecture de divertissement, est perçu comme un « acte de haute trahison envers l'humanité parce que l'on

¹⁸ On retrouve plusieurs études sur le livre objet dans le collectif de Roger Chartier et Henri-Jean Martin, *Histoire de l'édition française*, Paris, Fayard/Cercle de la Librairie, vol. 2, *Le livre triomphant, 1660-1830*, 1989, 909 p. La première partie de l'ouvrage est entièrement consacrée à la production du livre en tant qu'objet.

¹⁹ Michel De Certeau, « La lecture absolue », p. 66-67, cité dans Roger Chartier, *L'ordre des livres. Lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre le XIV^e et XVIII^e siècle*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1992, p. 17.

²⁰ Roger Chartier, « Livres, lecteurs, lectures », dans Vincenzo Ferrone et Daniel Roche, dir., *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 2000, p. 285.

rabaisse un moyen [la lecture] destiné à atteindre des buts supérieurs »²¹. Le siècle des Lumières est aussi caractérisé par un plus grand nombre de lecteurs qui ne possèdent pas les mêmes capacités de lecture. Par conséquent, les contemporains ont appréhendé les mauvaises interprétations possibles des textes.

La relation particulière qu'entretiennent les lecteurs avec les livres consommés y est pour beaucoup. R. Wittman expose bien ce nouveau modèle de lecture qui surgit à partir des années 1770 quand les critères de réception du livre, auparavant axés sur l'autorité de l'auteur et l'aspect académique, ont laissé place au côté émotionnel et personnel du lecteur²². Ce phénomène se trouve accentué par la lecture silencieuse qui permet au lecteur de se laisser guider par son imagination²³. R. Wittman qualifie cette lecture de « sentimentale » et d'« empathique », elle est par conséquent inquiétante. Les administrateurs mettent donc en place au XVIII^e siècle plusieurs moyens afin de mieux contrôler les lectures, comme les plans de lectures et les bibliothèques.

Le contrôle des lectures

Le livre est rapidement devenu un objet de contrôle puisque les lecteurs étaient confrontés à la dualité du livre, à son pouvoir bienfaisant versus son côté maléfisant engendrant la dégradation des mœurs. J.-M. Goulemot souligne en effet que les contemporains avaient une soif de savoir et qu'ils louaient l'aspect pédagogique du livre tout en s'inquiétant des effets néfastes qu'ils pouvaient engendrer²⁴. Il en résulte une volonté de diriger les lectures, qui est perceptible dans l'industrie du livre. Certaines règles et des choix

²¹ R. Chartier, « Livres, lecteurs, lectures », p. 286. Il est précisé que cette citation est « selon le jugement de Bergk ».

²² Reinhard Wittman, « Une révolution de la lecture à la fin du XVIII^e siècle ? », dans Cavallo Guglielmo et Roger Chartier, dir., *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, 1997, p. 344-345.

²³ R. Wittman, « Une révolution... », p. 348.

²⁴ J.-M. Goulemot, *La littérature des Lumières*, p. 26.

sont imposés par la mise en forme éditoriale qui régit l'offre de lecture. R. Chartier précise que ce contrôle des lectures par les éditeurs a perduré dans les sociétés d'Ancien Régime²⁵. Dans son ouvrage *L'ordre des livres*, il démontre aussi une autre forme de contrôle : celle des clercs. En effet, ces derniers tentaient de fixer le sens imprimé afin de s'assurer que les interprétations faites des ouvrages soient considérées justes²⁶.

La constitution de bibliothèques au XVIII^e siècle s'inscrit également dans cette volonté de diriger les lectures. R. Chartier mentionne que la « bibliothèque idéale » ne contient que peu de livres et que le savoir jugé nécessaire doit se trouver dans un nombre restreint d'ouvrages²⁷. D. Masseau, quant à lui, soutient l'idée que les contemporains croient plutôt aux bienfaits d'une lecture dirigée. En ce sens, la bibliothèque d'un lecteur doit se borner à des livres qualifiés d'essentiels et choisis par les autorités²⁸. La *Bibliothèque d'un homme de goût* et le *Plan de lecture* s'inscrivent directement dans ce courant.

c) La lecture et le genre

Les femmes étant «naturellement» menaçantes, d'une part, et la lecture potentiellement dangereuse, d'autre part, on peut comprendre que le XVIII^e siècle soit caractérisé par une profonde méfiance envers la lecture féminine.

La lecture féminine et la lecture masculine

D. Fabre souligne très bien cette crainte et le double tranchant que comporte la lecture chez les femmes au XVIII^e siècle. L'historien la dépeint soit comme un objet d'élévation ou

²⁵ Roger Chartier, *Histoires de la lecture. Un bilan des recherches. Actes du colloque des 29 et 30 janvier 1993*, Paris, IMEC Éditions/Éditions de la maison des sciences et de l'homme, 1995, p. 16.

²⁶ Roger Chartier, *L'ordre des livres. Lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre le XIV^e et XVIII^e siècle*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1992, p. 9.

²⁷ R. Chartier, *L'ordre des livres...*, p. 74-75.

²⁸ D. Masseau, *Les ennemis des philosophes...*, p. 386.

un agent de dépravation chez les contemporains²⁹. D. Fabre mentionne aussi le danger alors largement pressenti que les « esprits faibles » effectuent des mauvaises interprétations des « bons livres » et la peur que la lectrice s'élève « au-delà de son sexe ». Enfin, l'anthropologue compare la lecture féminine à l'autodidaxie de certains paysans ou encore des ouvriers qui se lancent « au-delà de leur condition »³⁰. La lecture est donc vue comme un moyen d'ascension sociale inquiétant pour les contemporains. Toutefois, pour S. Aragon, la lecture n'est pas uniquement synonyme d'ascension sociale mais aussi de liberté et d'autonomie³¹. Ainsi, la lecture peut devenir un moyen de s'affranchir de certaines contraintes.

L. Adler met de l'avant des lectrices beaucoup plus stéréotypées, voire fermées du reste du monde à travers différentes époques. L'auteure fait plusieurs associations entre les livres et les femmes avec des termes tels que : « Transmutation. Incorporation de l'imaginaire. Évasion. Éclosion. Émancipation » ou encore « Sexe et texte. Imaginaire et réel »³². Cette vision de la lecture féminine va très loin et montre les femmes qui lisent comme étant très distinctes des hommes puisqu'elles se créent leur propre monde par la lecture³³. En fait, c'est le propre de la lecture que de transformer par l'imaginaire. L. Adler prétend aussi que la lecture féminine était le fruit défendu et que les femmes qui lisent, lisent alors toujours trop³⁴. Les femmes et la lecture sont donc vues comme des dangers possibles pour l'ordre établi.

²⁹ Daniel Fabre, « Lire au féminin », *Clio, histoire, femmes et société*, vol. 11, 2000, p. 184.

³⁰ D. Fabre, « Lire au féminin », p. 191. Il y a quelques cas célèbres d'humbles lecteurs qui s'élèvent au-delà de leur condition, notamment Menocchio (Carlo Ginzburg, *Le fromage et les vers, l'univers d'un meunier au XVI^e siècle*, trad. de l'italien par Monique Aymard, Paris, Aubier, 1980, 220 p.) ; Jameray-Duval (Jean Hébrard, *Comment Jameray-Duval apprit-il à lire? L'autodidaxie exemplaire*, dans Roger Chartier dir., *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, 1985, p. 24-60) et Ménéttra (présenté par Daniel Roche, *Journal de ma vie. Jacques-Louis Ménéttra, compagnon vitrier au XVIII^e siècle*, Paris, Montalba, 1982).

³¹ Sandrine Aragon, « Des révolutions dans les représentations de lectrices », *Dix-huitième siècle*, vol. 36, 2004, p. 238.

³² Laure Adler et Stephan Bollmann, *Les femmes qui lisent sont dangereuses*, Paris, Flammarion, 2006, p. 14.

³³ L. Adler et S. Bollmann, *Les femmes qui lisent...*, p. 14.

³⁴ L. Adler et S. Bollmann, *Les femmes qui lisent...*, p. 15-16.

Il va sans dire que la lecture féminine a inquiété les contemporains. Toutefois, L. Adler semble pousser cette vision à l'excès. Mon mémoire amène une vision plus nuancée en démontrant que la lecture chez les femmes n'est pas toujours dévalorisée ou découragée de la sorte, ce dont témoignent les conseils de lecture. Il faut encadrer la lecture certes, sans toutefois la diaboliser puisque cette activité possède aussi un côté pédagogique qui est relativement accepté dans la société française au XVIII^e siècle.

Pour ce qui est de la lecture masculine, elle est toujours traitée en relation, voire en comparaison, avec la lecture féminine dans les études récentes. C. Garbe s'oppose à E. Schön³⁵ en mentionnant qu'il est temps désormais de « prendre la lectrice comme paradigme et non la considérer un cas particulier du lecteur "universel" qui se révèle en sous-main être toujours un homme »³⁶. Généralement, la littérature et la lecture « esthétique » s'avèrent du domaine des femmes tandis qu'il est supposé que les hommes se consacrent davantage à une lecture pragmatique. C. Garbe précise qu'une « analyse de la lecture doit prendre en compte que c'est la femme qui est le lecteur primaire. Le lecteur masculin a toujours été l'exception- au-delà de la figure marginale de l'artiste, de l' "homme cultivé littérairement" et du lecteur professionnel »³⁷.

D. Godineau a traité très brièvement de la question de la lecture masculine quoique toujours en parallèle avec la lecture féminine. Sa réflexion est toutefois très intéressante puisqu'elle démontre que la lecture était au XVIII^e siècle davantage considérée comme un

³⁵ Erich Schön a étudié la « lecture féminine » (weibliches Lesen) en 1987 et avance la thèse que « les femmes ont joué un rôle central dans la réception ». Il mentionne que les romans étaient majoritairement lus par des lectrices et qu'il n'y avait pas d'autres romans que les « romans pour les femmes » au niveau de la réception. Christine Garbe s'oppose en partie à cette thèse qui encourage selon elle « le danger de tomber dans le « piège androcentrique », dans la mesure où cela contribue à traiter la « lecture féminine » comme un cas particulier de la lecture – même s'il est important ». Voir Christine Garbe, « Les femmes et la lecture » dans Martine Chaudron et François De Singly, dir., *Identité, lecture, écriture*, Paris, BPI, Centre Georges Pompidou, 1993, p. 197-198.

³⁶ C. Garbe, « Les femmes et la lecture », p. 197-198.

³⁷ C. Garbe, « Les femmes et la lecture », p. 197-198.

savoir masculin, la lecture apparaissant comme un signe d'activité intellectuelle³⁸. Mon mémoire traite de la lecture masculine autant dans son unicité que dans une perspective comparative avec la lecture féminine. En ce sens, la lecture masculine n'est pas ici seulement un prétexte afin d'en apprendre davantage sur la lecture chez les femmes.

Vers la lecture du genre... l'instauration d'une altérité

Les recherches sur le genre jettent un nouveau regard sur la lecture et les lecteurs.

I. Brouard-Arends prétend ainsi que le siècle des Lumières reprend bien les marquages sociaux et sexuels dans le champ littéraire³⁹. L'historienne avance même que « le genre sexué et le genre littéraire subissent la même dépréciation » et ce, particulièrement lorsqu'il est question d'une auteure⁴⁰. Pour I. Brouard-Arends, l'émancipation des femmes ne peut se réaliser au XVIII^e siècle sans la surveillance des hommes, nécessaire afin de déterminer la bonne voie à suivre.

La lecture genrée a aussi fait l'objet d'une étude plus récente, soit l'ouvrage d'I. Boisclair, *Lecture du genre*⁴¹. L'auteure propose d'étudier les textes littéraires contemporains non pas sous la perspective de la « lecture féminine » mais plutôt sous celle de la « lecture du genre » puisque ce sont des thèmes forts importants dans la littérature. L'auteure affirme « qu'il est de plus en plus admis que tout texte recèle une vision du genre sexuel » et ce, même si cette vision peut parfois sembler « peu signifiante »⁴². Selon I. Boisclair, la différence sexuelle a des effets sur la littérature puisque celle-ci contient les connaissances de son époque et qu'elle est aussi un agent actif de la fabrication des discours, des croyances et

³⁸ Dominique Godineau, « La femme » dans M. Vovelle, dir., *L'Homme des Lumières*, p. 452.

³⁹ Isabelle Brouard-Arends, « Mutations culturelles et champ littéraire : "Gender" et genre romanesque au XVIII^e siècle », dans Luc Capdevila et al., *Le genre face aux mutations. Masculin et féminin, du Moyen Âge à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 138.

⁴⁰ I. Brouard-Arends, « Mutations culturelles... », p. 142-143.

⁴¹ Isabelle Boisclair, dir., *Lecture du genre*, Montréal, Les Éditions Remue-ménage, 2002.

⁴² I. Boisclair, *Lecture du genre*, p. 9-10.

des perceptions⁴³. Le même constat peut s'appliquer aux conseils de lecture qui possèdent une indéniable nature genrée représentative des discours et des valeurs de l'époque. En outre, les auteurs des traités étudiés attribuent des qualificatifs aux œuvres suggérées qui peuvent se rapporter au genre du lecteur.

Plusieurs ouvrages d'histoire abordent les femmes et même la lecture féminine. Cependant, aucune étude ne s'est intéressée directement à la représentation des hommes à travers la lecture. Mon mémoire traite spécifiquement des hommes tout en contribuant également aux études déjà réalisées sur les femmes. Cette méthode permet d'apporter davantage de nuances et de bien cerner la dynamique entre les genres. Quant au phénomène de la lecture, celui-ci a été beaucoup traité mais rarement avec le type de sources que j'utilise. En effet, plusieurs études abordent brièvement les conseils de lecture mais aucune n'en fait une analyse approfondie. Mon mémoire apporte des pistes de réflexions intéressantes sur les valeurs associées aux livres et sur la représentation genrée que suggèrent les auteurs des traités sélectionnés.

B) Problématique et hypothèse

La question centrale qui guide cette analyse est comment les hommes et les femmes de l'élite française sont-ils représentés à travers les conseils de lecture à la fin du XVIII^e siècle. Plusieurs autres questions sont aussi soulevées à savoir comment les conseils de lecture viennent-ils appuyer ou non une conception sexuée des identités ? Existe-t-il une façon de lire liée au genre ? Quelles sont les qualités associées à la lecture ? De quelle manière les élites ont-elles utilisé les livres, à travers leurs propres rangs, afin de mieux encadrer la population grandissante des lecteurs et des lectrices ?

⁴³ I. Boicclair, *Lecture du genre*, p. 11.

La représentation des hommes et des femmes à travers les conseils de lecture permet de mieux cerner les qualités de la lecture, le contenu et les champs préconisés selon le genre. De prime abord, plusieurs aspects de la lecture et de ses pratiques semblent opposer les hommes et les femmes. Cependant, il s'avère nécessaire d'aller plus loin et de chercher à comprendre ce qui les rejoint également. En fait, plusieurs qualités attribuées à la lecture sont présentes autant chez les hommes que chez les femmes, notamment la simplicité et l'élégance. L'importance accordée aux bonnes mœurs est aussi manifeste chez les deux lectorats. Toutefois, la majorité des conseils de lecture tend vers la construction d'une représentation genrée de type plus traditionnel où domine la théorie des sphères privée et publique. Il est également possible de croire que les différents dangers qui ont été attribués à la lecture au XVIII^e siècle sont représentatifs des menaces particulières associées alors à chacun des sexes.

C) Sources et méthode

Cette étude se base principalement sur l'analyse de deux traités. Le choix s'est opéré en considération des lectorats étudiés : les femmes d'une part, et les hommes d'autre part. Les conseils de lecture sont aussi très présents dans les divers traités de civilité de l'époque. Mais peu d'auteurs ont rédigé un ouvrage entièrement consacré aux conseils de lecture. En ce sens, les deux traités sélectionnés se sont démarqués par l'ampleur des conseils mais aussi par les qualités que les auteurs attribuent aux livres, aux lecteurs et à la lecture.

Le traité retenu pour étudier la lecture chez les femmes est le *Plan de lecture pour une jeune dame*⁴⁴, écrit en 1784 par Claude François Adrien Lezay-Marnézia (1735-1800).

⁴⁴ Claude François Adrien Lezay-Marnézia, *Plan de lecture pour une jeune dame*, Lausanne, A. Fischer et L. Vincent Paris, 2^e édition, 1800, 255 p.

L'étude se base sur la deuxième édition, de 1800, laquelle porte à croire que ce livre a eu un certain impact⁴⁵.

L'auteur du *Plan de lecture pour une jeune dame* a débuté sa carrière dans le domaine des armes pour se retirer par la suite afin de se consacrer à l'agriculture et à la littérature. Ses œuvres sont nombreuses et de sujets très variés touchant majoritairement la vie en campagne. Lezay-Marnézia s'est aussi impliqué au niveau politique alors qu'il a été élu député aux États généraux de 1789. Cet homme a fait partie de nombreuses académies, notamment celles de Besançon, de Lyon et de Nanci⁴⁶. Il a également tenté d'établir sans succès des cultivateurs, des ouvriers et des artistes en Amérique du Nord où il a lui-même émigré pour un certain temps⁴⁷. Le *Plan de lecture pour une jeune dame* semble sortir du cadre de ses préoccupations habituelles et ne possède pas de lien direct avec l'ensemble de ses autres écrits. De plus, Lezay-Marnézia affirme répondre à une demande en rédigeant son *Plan de lecture*⁴⁸. Son implication dans la société des lettres et les académies lui confère possiblement les « compétences » nécessaires et reconnues par l'élite française afin d'orienter les lectures des jeunes dames. En outre, il est précisé que Lezay-Marnézia apprécie les femmes « et de tous les juges qu'elles pourront avoir, il ne s'en trouvera pas qui les estime moins que lui »⁴⁹. L'auteur du *Plan de lecture* possède une plume assez colorée et démontre également un côté plus émotif et revendicateur dans ses écrits.

Le traité se divise globalement en trois parties. La première est constituée de ce que Lezay-Marnézia appelle son *Plan de lecture*. Ce « plan » regroupe différents conseils sur les

⁴⁵ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, page intitulée « Avis ».

⁴⁶ Joseph-Marie Quérard, *La France littéraire, ou dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France, ainsi que des littérateurs étrangers qui ont écrit en français, plus particulièrement pendant les XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, G.-P. Maisonneuve & Larose Éditeurs, tome 5, 1964, p. 286.

⁴⁷ Georges Grente, dir., *Dictionnaire des lettres françaises. Le XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, vol. 4, 1994, p. 764.

⁴⁸ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. aiv.

⁴⁹ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. aiv.

catégories de livres qu'il préconise et les œuvres à lire qui sont déjà un peu plus connues. Ensuite, la deuxième partie présente un supplément qui réunit de l'information sur quelques œuvres, et qui est plus élaboré. L'auteur précise que les œuvres qui y sont commentées s'avèrent plus récentes et qu'elles n'ont pas encore acquis une grande notoriété auprès des lecteurs. Par conséquent, ces livres nécessitent une description plus détaillée qu'un jugement rapide puisque l'objectif du plan de lecture est de persuader les lectrices de faire les bons choix⁵⁰. La dernière partie contient six textes dont certains sont rédigés par Lezay-Marnézia. Ces écrits soulèvent plusieurs exemples de morale, de vices et de vertus, de même que des « leçons de vie ». On peut y lire un dialogue entre Buffon et Bailly sur différentes questions entourant la révolution, ou encore *L'héroïsme et la charité* qui prône la supériorité de la religion et des vertus qu'elle engendre en comparaison avec la philosophie qui lui est inférieure. Le dernier texte insiste sur l'importance de bien lire. La troisième partie semble avoir été ajoutée au plan afin de donner des exemples concrets et accessibles de lectures qui répondent à des objectifs spécifiques. En effet, ces lectures permettent d'acquérir d'importantes notions qui suscitent un meilleur discernement des vices et des vertus afin de devenir une personne plus exemplaire.

Un traité en deux tomes a été sélectionné en ce qui concerne la lecture masculine : *La Bibliothèque d'un homme de goût ou avis sur le choix des meilleurs livres écrits en notre langue sur tous les genres de sciences et de littérature avec les jugements et les critiques les plus impartiaux sur les bons ouvrages qui ont paru depuis le renouvellement des lettres jusqu'en 1772*⁵¹. Selon les informations de la page titre, la source a été écrite par Mgr *** et s'adresse au Duc ***. L'utilisation des *** s'inscrit dans une pratique courante à l'époque,

⁵⁰ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, page intitulée « Avis » dans la section *Supplément*.

⁵¹ Louis-Mayeul Chaudon, *Bibliothèque d'un homme de goût ou avis sur le choix des meilleurs livres écrits en notre langue sur tous les genres de sciences et de littérature avec les jugements et les critiques les plus impartiaux sur les bons ouvrages qui ont paru depuis le renouvellement des lettres jusqu'en 1772*, Avignon, Imprimerie Joseph Blery, tome 1, 1772, 336 p. et tome 2, 1772, 394 p.

notamment pour les romans ou les essais philosophiques⁵². La *Bibliothèque d'un homme de goût* n'est pas le seul ouvrage que l'auteur, Louis-Mayeul Chaudon (1737-1817), a rédigé sous le couvert de l'anonymat. En fait, dans son *Dictionnaire universel*, l'éditeur explique que les supérieurs de la congrégation de l'abbé Chaudon auraient censuré l'œuvre si elle avait été signée par l'un des leurs⁵³. Il est donc possible de croire que le même phénomène s'est produit avec l'ouvrage étudié. Dédié à un prétendu Duc ***, l'auteur interpelle toutefois un lectorat plus large puisqu'il parle de ses lecteurs et de son public⁵⁴.

Pour revenir à l'auteur, Chaudon était un bénédictin appartenant à la congrégation de Cluny⁵⁵. La paternité de son traité est remise en question dans le dictionnaire Bouillet où l'on avance que la *Bibliothèque d'un homme de goût* a été rédigée par le frère de l'abbé Chaudon nommé Esprit Chaudon (1738-1800)⁵⁶. Ce dictionnaire contredit toutefois la majorité des autres documents rédigés sur l'auteur, et le site internet de la Bibliothèque nationale de France d'où provient la source, qui s'accordent à reconnaître l'abbé Chaudon comme l'auteur légitime⁵⁷.

Cet abbé a souvent pris la plume au cours de sa vie, notamment pour exprimer son désaccord face aux écrits de *Voltaire* par l'entremise de son *Dictionnaire antiphilosophique*, un ouvrage qui lui a valu d'être identifié comme un antiphilosophe⁵⁸. Cependant, l'historien D. Masseau considère que Chaudon témoigne d'une certaine tolérance dans la *Bibliothèque*

⁵² Sylvain Menant, « Introduction – Auteurs, lecteurs et libraires », dans Robert Mauzi, dir., *Précis de littérature française du XVIII^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1990, p. 10.

⁵³ Note de l'éditeur dans Louis-Mayeul Chaudon, *Dictionnaire universel, histoire, critique et bibliographique*, Paris, Imprimerie de Mame frères, 9^e édition, tome 1, 1810, p. aij.

⁵⁴ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 1, p. xij.

⁵⁵ J.-M. Quérard, *La France littéraire...*, tome 2, p. 158.

⁵⁶ Marie Nicolas Bouillet, *Dictionnaire d'histoire et de géographie*, Paris, Librairie Hachette, 28^e éd., 1884, p. 389.

⁵⁷ Bibliothèque nationale de France, [En ligne] <http://gallica.bnf.fr/>, France.

⁵⁸ Le débat entre philosophes et antiphilosophes s'avère complexe et ne sera pas étudié en profondeur dans cette « introduction ». La suite de ce mémoire apportera un éclairage différent sur ce débat. Pour mieux cerner cette question, voir : D. Masseau, *Les ennemis des philosophes...*, 451 p.

d'un homme de goût⁵⁹. En fait, l'auteur de la *Bibliothèque* adopte un ton beaucoup plus descriptif et s'avère généralement plus posé que celui du *Plan de lecture*. Chaudon a aussi rédigé le *Nouveau Dictionnaire historique* qui compte quatre volumes. L'auteur semble donc posséder une bonne culture générale qui lui confère possiblement les qualités nécessaires afin de rédiger des conseils de lecture.

La *Bibliothèque d'un homme de goût* a fait l'objet de deux rééditions. La première a été réalisée par l'abbé de la Porte en 1777 afin d'augmenter celle de Chaudon. Cette nouvelle édition comprenant quatre tomes s'intitule *Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût*. La deuxième réédition est celle de Barbier et Des Essarts qui ont cru nécessaire de corriger les nombreuses erreurs présentes dans l'édition de 1777. Barbier et Des Essarts ont également augmenté ce traité pour arriver à un total de cinq tomes au cours des années 1808-1810⁶⁰. Ces nombreuses rééditions témoignent d'un intérêt face aux conseils de Chaudon. Il est aussi possible de croire qu'elles révèlent une certaine popularité, voire une crédibilité du traité. Une étude sur les conseils de lecture s'avère enrichie par une telle source, en raison du vraisemblable écho qu'elle trouvait dans la société⁶¹. Parmi toutes ces éditions, c'est la première qui a été retenue afin de conserver l'essence même des propos de Chaudon, sans les commentaires et ajouts de ceux qui y ont participé par la suite.

Cette étude traite de la question du genre dans une perspective laissant place autant aux corrélations qu'aux oppositions. Les éléments examinés dans les traités, en terme de

⁵⁹ D. Masseau, *Les ennemis des philosophes...*, p. 342.

⁶⁰ A.A. Barbier et N.L.M. Des Essarts, *Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût, entièrement refondue, corrigée et augmentée, contenant des Jugements tirés des Journaux les plus connus et des Critiques les plus estimés, sur les meilleurs ouvrages qui ont paru dans tous les genres, tant en France que chez l'Étranger jusqu'à ce jour*, Paris, tome 1, 1808, p. iij-v.

⁶¹ En dépit du fait que les deux traités sélectionnés semblent avoir eu un impact réel dans la société française, il importe de ne pas généraliser les conclusions de ce mémoire à l'ensemble de la société française sans y apporter quelques nuances, les nuances importantes que permettront de formuler d'autres études sur des traités de lecture apparentés au genre.

contenu, sont les qualités de la lecture, les objectifs, les propriétés de la lecture et les valeurs qui en découlent, en corrélation le cas échéant avec le genre. De plus, il est nécessaire de comprendre pour qui ces caractéristiques sont importantes. Est-ce pour le lecteur, pour ses proches ou encore pour l'ensemble de la société dans l'optique de la conservation des mœurs et du progrès?

La sélection des informations retenues pour l'analyse s'est opérée à plusieurs niveaux. D'abord, la table des matières de la *Bibliothèque d'un homme de goût* permet de bien cerner les catégories de lecture proposées, l'ordre dans lequel elles sont présentées et l'importance en terme de pages accordées par Chaudon à chacune d'entre-elles. Ce même procédé peut aussi s'appliquer au *Plan de lecture* et ce, même si la table des matières présentée ne s'avère pas aussi détaillée.

Les qualités ainsi que les valeurs associées aux livres sont relevées dans chacune des catégories déjà présentées afin de mieux les comparer. Cette méthode permet de savoir comment ces caractéristiques sont attribuables à une perspective genrée des lectures. L'organisation des traités est aussi examinée, toujours en regard des qualités associées aux différentes catégories de livres. Quelles sont donc les valeurs primordiales à acquérir en tant que lecteur ou lectrice ? Comment ces mêmes livres et ces valeurs sont-elles présentées dans la *Bibliothèque d'un homme de goût* et dans le *Plan de lecture* ?

Comment l'inquiétude prédominante des contemporains pour la lecture féminine est-elle représentée dans les conseils de lecture ? Cet aspect peut être analysé via les livres suggérés et le rôle attribué aux femmes. Parallèlement, la comparaison et une analyse des thématiques dominantes dans la *Bibliothèque* permettent de mieux saisir si les conseils de

lecture féminine sont empreints d'une plus grande prudence. Enfin, il s'avère aussi nécessaire de s'interroger sur les différentes catégories qui se trouvent uniquement dans le traité sur la lecture masculine. Quelles sont-elles ? Quelles sont leurs qualités particulières et que peuvent-elles apporter aux lecteurs ?

Ces questions sont traitées à travers les trois chapitres de ce mémoire. Dans le premier chapitre, la planification et les choix réalisés par les auteurs des traités seront analysés. Les qualités à acquérir chez chacun des lectorats seront ensuite examinées pour terminer avec la vertu la plus nécessaire, soit la morale, qui fera l'objet du troisième chapitre.

Finalement, l'histoire des représentations est préconisée pour cette étude afin de tenter de se mettre du point de vue des contemporains et de jeter le regard le plus vraisemblable possible sur la société française du siècle des Lumières. En outre, la problématique est axée sur la question des représentations des hommes et des femmes à travers des écrits de la fin du XVIII^e siècle. Il s'avère donc primordial de cerner le point de vue des auteurs afin de mieux comprendre ce que pouvaient signifier ces traités à l'époque. Pour ce faire, il faut aussi bien connaître le contexte dans lequel ces écrits ont vu le jour. Puisque les conseils de lecture sont associés aux qualités attribuées à chacun des sexes, les résultats permettent de tirer une représentation des hommes et des femmes à travers ces écrits.

CHAPITRE PREMIER

LA CONSTRUCTION DES TRAITÉS

Dans ce chapitre, il sera question de la planification particulière des lectures présentées dans les deux traités. Ces lectures apparaissent choisies en fonction des buts et du lectorat visés. Leur organisation en programme spécifique s'inscrit dans une volonté de faire valoir certains traits associés au genre du lecteur ou encore de construire un idéal-type d'hommes et de femmes. Afin de mieux comprendre cette gestion des lectures, il y a lieu d'analyser les buts explicites de Lezay-Marnézia et de Chaudon, la construction des traités et les attitudes préconisées ainsi auprès des deux lectorats.

1.1 Les buts poursuivis

Chacun des auteurs des traités présente dès le départ les objectifs qu'il poursuit avec son plan de lecture. Dans les deux cas, les plans de lecture visent à contribuer à la construction d'une identité de genre pour chacun des lectorats. Principalement, il est nécessaire de lire chez les femmes afin de conserver leur charme tandis que les hommes ont le mandat de devenir des hommes de goût¹ et la lecture peut les aider en ce sens. De plus, un objectif commun concerne à la fois les lecteurs et les lectrices, c'est qu'ils s'affichent en tant que personnes distinguées. Toutefois, les buts annoncés par les auteurs ne sont manifestement pas les seuls poursuivis à travers les traités.

¹ Certains buts implicites sont aussi abordés (dont tous les aspects entourant la morale) et font l'objet du troisième chapitre.

1.1.1 La conservation des charmes féminins

Dans le *Plan de lecture*, Lezay-Marnézia présente la lecture comme le principal moyen de se prémunir contre les « maux » féminins susceptibles de survenir en vieillissant. Puisque la lecture permet de « cultiver son esprit » et « d'éclairer sa raison », il en résulte que les lectrices évitent de perdre la fraîcheur, les « amusemens »² et les grâces qui sont associées à la jeunesse. Les femmes qui omettent de lire se voient donc privées de ces divers atouts en vieillissant³. Mais il y va aussi de la considération même portée aux dames. L'auteur prétend que lorsque la femme vieillit et qu'elle n'a jamais lu, elle ne parvient pas à s'entourer de « beaux esprits », lesquels « brûleraient un fade encens à ses pieds, et verseroient à grands flots le ridicule sur sa tête »⁴. Les dames doivent donc lire si elles veulent être considérées tout au long de leur vie en société puisqu'il est possible qu'au fil des années, elles n'arrivent plus à se camoufler derrière l'apparence physique et la beauté davantage associées à la jeunesse.

Il vient un tems, et c'est rapidement qu'il arrive, ou les plaisirs qui suivent la jeunesse, les succès, qui sont le prix de la beauté et les grâces, qui donnent du charme à toutes les actions, s'éclipsent, et ne laissent après eux que le vuide du néant, si, dans les premières années, on n'a pas appris à les remplacer par des jouissances, peut-être plus douces encore que celles qui fuient avec le printems. Enseigner aux femmes à vieillir sans humeur et sans ennui, seroit le plus grand service qu'on pourroit leur rendre⁵

La lecture féminine est ici plus qu'un simple passe-temps ou un moyen de s'instruire. En fait, la lecture est identifiée par Lezay-Marnézia comme un remède contre l'ennui et ce, pour toute la vie⁶. Il importe donc de lire puisque l'ennui, qu'il juge comme le plus cruel des maux⁷, peut aisément entraîner d'autres écarts, l'ennui étant pour lui la principale et peut-être

² L'orthographe des traités est ici respectée.

³ Claude François Adrien Lezay-Marnézia, *Plan de lecture pour une jeune dame*, Lausanne, A. Fischer et L. Vincent Paris, 1800, 2^e édition, p. 50.

⁴ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 33.

⁵ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 1-2.

⁶ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 50.

⁷ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 33.

la seule cause de l'immoralité et des vices⁸. Il va sans dire que l'ennui risque d'augmenter en vieillissant, il faut donc se consacrer à la lecture dès que possible. L'auteur affirme même que les femmes ont davantage besoin de lire que les hommes mais qu'elles ne le ressentent pas assez⁹. Lezay-Marnézia prétend ainsi que les dames doivent se prémunir contre la vieillesse et s'instruire par la lecture tandis que les hommes ont plusieurs autres moyens de « s'éclairer »¹⁰. En ce sens, l'auteur souhaite que les femmes maximisent l'utilisation des livres afin de « s'éclairer » dans la société française. Au siècle des Lumières, il importe aux gens de bonne société d'avoir une foule de connaissances afin d'être considérés et de s'identifier à leur rang : « le livre est tout autant un élément du mode de vie et l'instrument d'une affirmation que le vecteur d'un savoir. C'est pourquoi les nobles tiennent dans la société des lecteurs une place essentielle »¹¹. Selon D. Roche, « l'homme honnête » n'est pas seulement identifié par la possession du livre mais également par « la sociabilité, le prestige de la cour et les salons [...] »¹². Les traités étudiés s'avèrent représentatifs de cette soif de culture nécessaire afin de discuter avec ses compères dans une société où la distinction s'effectue, entre autres, par les connaissances. Enfin, la lecture permet aux femmes non seulement d'être considérées mais de l'être des hommes qui, respectant en cela les modèles qui leur sont proposés, sont des hommes de goût.

1.1.2 Former des hommes de goût

Dans sa préface, Chaudon explique l'importance de bien sélectionner les lectures afin de « goûter » plus longuement les plaisirs de l'esprit et « ne point s'en rassasier »¹³. Tout au

⁸ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 76.

⁹ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 1.

¹⁰ Louis-Mayeul Chaudon, *Bibliothèque d'un homme de goût ou avis sur le choix des meilleurs livres écrits en notre langue sur tous les genres de sciences et de littérature avec les jugements et les critiques les plus impartiaux sur les bons ouvrages qui ont paru depuis le renouvellement des lettres jusqu'en 1772*, Avignon, Imprimerie Joseph Blery, tome 1, 1772, p. 1.

¹¹ Daniel Roche, *Les Républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988, p. 84.

¹² D. Roche, *Les Républicains des lettres...*, p. 91.

¹³ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 1, p. v.

long de son traité, Chaudon fait référence aux hommes de goût¹⁴, lesquels sont rarement tenants des goûts de l'époque que l'auteur qualifie de frivoles¹⁵. Afin de contrer ces travers dominants du XVIII^e siècle, Chaudon tente de réorienter les goûts de ses contemporains en les ramenant vers l'Antiquité grecque qu'il considère comme un modèle à connaître et à respecter. À cet égard, l'auteur du traité établit les bases de ce qu'il définit comme un homme de goût avec ses multiples références à l'Antiquité grecque dont il ne cesse de faire l'éloge. Chaudon prend soin de souligner que la meilleure école du goût et du génie est Athènes¹⁶. L'historien D. Masseau a observé cet amour de l'Antiquité grecque chez les antiphilosophes au temps des Lumières.

Dans ce temps de doute généralisé, les Philosophes sont accusés d'avoir brouillé les repères fondamentaux de la culture et des belles-lettres. Or toute tentative pour s'écarter sensiblement des leçons de l'Antiquité classique provoque une inévitable dégradation du goût et des mœurs [...] Plusieurs adversaires des Philosophes font état d'une référence intangible, d'un point fixe situé dans le passé lointain de l'Antiquité¹⁷.

Chaudon se range bien évidemment du côté des antiphilosophes¹⁸. Ce mouvement, qui rappelle l'amour des humanistes du XVI^e siècle pour l'Antiquité, n'est pas marginal au siècle des Lumières. D. Masseau soutient que « les anti-Lumières peuvent représenter la vérité d'un ordre immuable, le désir de situer l'homme dans un Tout, religieux, politique et social, dont il n'aurait jamais dû s'abstraire »¹⁹. Un retour à un ordre plus ancien est donc souhaité par les anti-Lumières. Il demeure tout de même une certaine confusion entre les Lumières et les anti-Lumières puisque la seconde tendance ne représente pas un « mouvement figé » ayant

¹⁴ Rappel du titre complet du traité : *Bibliothèque d'un homme de goût ou avis sur le choix des meilleurs livres écrits en notre langue sur tous les genres de sciences et de littérature avec les jugements et les critiques les plus impartiaux sur les bons ouvrages qui ont paru depuis le renouvellement des lettres jusqu'en 1772*.

¹⁵ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 1, p. ix.

¹⁶ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 1, p. vj.

¹⁷ Didier Masseau, *Les ennemis des philosophes. L'antiphilosophie au temps des Lumières*, Paris, Albin Michel, 2000, p. 325.

¹⁸ Chaudon a rédigé un dictionnaire antiphilosophique afin de s'opposer au dictionnaire philosophique de Voltaire.

¹⁹ D. Masseau, *Les ennemis des philosophes...*, p. 422.

des objectifs uniques²⁰. Cette confusion peut devenir d'autant plus grande que les deux adversaires utilisent le même type de concepts : « raison », « vertu », « sensibilité » et « bienfaisance »²¹. La *Bibliothèque d'un homme de goût* illustre bien ce problème puisque les concepts référant à la vertu abondent même si l'auteur souhaite un profond retour aux valeurs et aux vertus antiques.

Tout au long de son traité, Chaudon réfère volontiers aux ouvrages rédigés au cours de l'Antiquité lorsqu'il est question de leçons à tirer. Par exemple, il aborde le théâtre français en prétendant qu'il a longtemps été barbare, mais qu'il a été sauvé par les ancêtres de l'Antiquité : « Enfin, sous François 1. les Grecs et les Latins sortirent, pour ainsi dire, de leurs tombeaux & revinrent nous donner des leçons [de bon goût] »²². Pour l'auteur, Antiquité et goût semblent indissociables ; en témoignent ses louanges pour Horace qu'il dit s'être « nourri » des Lyriques grecs²³. « Mais quelle élégance, quelle urbanité dans le style! Quel enjouement dans les pensées! Quelle finesse dans les expressions! Quelle philosophie dans les maximes de morale [...] Dans tous ses écrits il inspire à ses lecteurs le goût du beau, du simple & du naturel ; dans son Art Poétique, il donne des leçons pour avoir ce goût »²⁴. À l'opposé, Chaudon va jusqu'à condamner certains auteurs qui ont omis d'étudier les œuvres antiques :

*Shakespear*²⁵, le créateur du *Théâtre Anglois* & Poete par la seule inspiration de la nature, a toutes les qualités du génie. Il est original, vrai, sublime, pathétique. Mais, comme jamais l'art & les écrits de l'antiquité ne furent l'objet de ses études, il a aussi tous les vices de l'ignorance & du mauvais goût. Ses Drames sont monstrueux pour la forme, sans unité dans le dessein, sans moralité dans l'action, sans bienséance dans les détails. Son langage est incorrect, obscur, rempli d'expressions populaires ; souvent bas dans le familier, & enflé dans le noble [...] ²⁶.

²⁰ D. Masseau, *Les ennemis des philosophes*..., p. 419.

²¹ D. Masseau, *Les ennemis des philosophes*..., p. 391.

²² L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme*..., tome 1, p. 157.

²³ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme*..., tome 1, p. 46.

²⁴ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme*..., tome 1, p. 47.

²⁵ L'orthographe du traité est ici respectée.

²⁶ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme*..., tome 1, p. 132.

L'importance de conserver le modèle antique comme ligne de conduite afin de s'illustrer en tant qu'homme de goût est notable. Chaudon tente néanmoins de valoriser sa propre nation en précisant que les Français ont assez de « trésors » dans leur littérature pour lire des œuvres rédigées dans leur propre langue. Par conséquent, ils peuvent exceptionnellement se passer des livres écrits en grecque, moyennant une bonne sélection des lectures²⁷. D'où l'importance des choix réalisés par Chaudon dans sa *Bibliothèque d'un homme de goût* qui s'impose dès lors comme la référence afin que ses lecteurs deviennent des hommes de goût et qu'ainsi ils puissent ultimement se distinguer.

1.1.3 Former des gens qui se distinguent dans la société

Les deux auteurs des traités insistent sur l'idée que leurs lecteurs respectifs peuvent devenir des personnes distinguées grâce aux lectures proposées. D'une part, Lezay-Marnézia revient sans cesse sur l'importance, accrue en vieillissant, pour les femmes de lire à cette fin. Une femme doit, entre autres, commencer à lire et à se cultiver dès son jeune âge pour savoir se mettre en valeur. D'autre part, Chaudon met davantage l'accent sur la distinction par l'étude des modèles antiques. Cependant, les deux auteurs se rejoignent sur la nécessité de bien connaître la langue française et d'avoir une élocution juste afin de se distinguer. Le rôle de la langue sera, quant à lui, abordé plus en profondeur dans le deuxième chapitre.

Les femmes peuvent se distinguer par la culture en autant que cela s'effectue à l'intérieur de certaines limites. Lezay-Marnézia ne conseille pas aux femmes d'être doctes mais plutôt d'être aimables et heureuses²⁸. Et, même si certaines femmes s'avèrent de véritables savantes, elles ne doivent pas trop le démontrer devant leurs confrères afin d'éviter que ces derniers se moquent d'elles²⁹. Les femmes qui savent se distinguer possèdent un

²⁷ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 1, p. vj.

²⁸ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 62.

²⁹ Dominique Godineau, *Les femmes dans la société française 16-18^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 146.

minimum de culture sans développer leurs connaissances à l'excès ; l'auteur insiste plutôt sur le fait que la lecture féminine doit être plaisante³⁰. D. Godineau soutient que le terme « précieuse » a déjà été très positif pour désigner une femme mais qu'il est devenu péjoratif en prenant la signification de pédante telle « celle qui, oubliant la modestie et l'infériorité sociale de son sexe, fait étalage de ses connaissances »³¹. Enfin, la culture féminine se réalise davantage dans une pensée de classe puisque les femmes les mieux nanties doivent savoir se distinguer. Les femmes cultivées ne sont pas l'exception en dehors du peuple, elles sont plutôt représentatives de leur milieu social. La culture est une façon pour elles de se distinguer des femmes du commun³². Le *Plan de lecture* proposé par Lezay-Marnézia devrait y contribuer.

Durant la période moderne, le livre est souvent considéré comme un signe de pouvoir et de distinction. Il va de pair avec la sociabilité, la mondanité et les salons³³. Le savoir livresque doit demeurer le privilège de l'élite. On ne s'étonnera donc pas de voir Chaudon reprocher à un dictionnaire d'y avoir inclus un nombre accru de « termes surannés » et de « mots patois » dont le peuple fait alors usage. L'auteur insiste pour que ce genre de vocabulaire ne soit jamais utilisé dans un « ouvrage poli »³⁴. Signe de distinction, le livre de qualité doit être maintenu comme un privilège de l'élite. Il en va de même pour certains styles littéraires, c'est le cas de la poésie qui « est alors conçue comme une manière spécifique de parler, à la fois noble, raffinée et élégante : comme les façons de s'habiller ou de se tenir à table, elle devient un procédé de distinction qui permet à une élite de se séparer, de se mettre à distance et d'affirmer sa supériorité par rapport aux autres individus »³⁵. Dans le même ordre d'idées, P. Bourdieu fait un lien intéressant entre le goût et la distinction, ce qui peut

³⁰ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. vii-viii.

³¹ D. Godineau, *Les femmes dans...*, p. 146.

³² D. Godineau, *Les femmes dans...*, p. 147.

³³ D. Roche, *Les Républicains des lettres*..., p. 93.

³⁴ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme*..., tome 2, p. 284.

³⁵ Michel Condé, « Notes sur la poésie française au XVIII^e siècle », *Études françaises*, vol. 27, no 1, 1991, p. 28.

s'appliquer à la volonté de Chaudon qui souhaite voir ses lecteurs devenir des hommes de goût. Pour le sociologue, le goût « unit et sépare » puisqu'il est associé à un groupe vivant dans des conditions similaires : « [...] le goût est le principe de tout ce que l'on a, personnes et choses, et de tout ce que l'on est pour les autres, de ce par quoi on se classe et par quoi on est classé »³⁶. Le besoin de se distinguer chez les membres de l'élite est grand, voilà pourquoi ils se dotent de moyens pour y arriver.

Les buts explicites des auteurs des deux traités étudiés sont clairs et précis. Ils sont d'ailleurs exposés très tôt dans les traités. Lezay-Marnézia et Chaudon présentent également une méthode claire à suivre afin que chacun des lectorats atteigne facilement ses objectifs.

1.2 La construction des traités

La construction des textes est révélatrice des différences établies entre les genres dans la société française du siècle des Lumières. En fait, chacun des traités propose une vision singulière de son lectorat. Certains aspects de leur construction sont parfois similaires, comme la simplicité des lectures recommandées, leur ordonnancement et leur nombre. Par contre, les auteurs ne les abordent et ne les présentent pas de la même façon, ce qui amène une vision différente du lectorat visé.

1.2.1 La simplicité des textes

La simplicité est de mise lorsqu'il est question de lecture chez l'élite française. Bien que Lezay-Marnézia qualifie sa méthode de simple, pour témoignage de son efficacité³⁷, il ne croit pas que toutes les lectures qu'il propose le soient. Au contraire, l'auteur insiste parfois

³⁶ Pierre Bourdieu, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1979, p. 59.

³⁷ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 2 et 28.

sur la complexité de certains ouvrages, c'est le cas notamment de la grammaire française qu'il considère un peu aride³⁸. Chaudon, quant à lui, parle souvent de simplicité. Allant même jusqu'à louer la « majestueuse simplicité des Grecs »³⁹, il qualifie également l'*Histoire de la Poésie Française*, de l'abbé Massieu, d'agréable en raison de « l'élégante simplicité du style », mais il critique ce même ouvrage parce que « ce qu'il dit des progrès de la Poesie & du langage, n'est pas assez développé. Il laisse trop à faire aux lecteurs pour démêler les différents degrés de ce progrès »⁴⁰. Ailleurs, Chaudon décrit positivement le livre *Metromanie* de M. Piron en précisant que c'est comme dans les « livres des plus grands maîtres » puisque tout est « préparé, amené et contrasté »⁴¹. Bref, les lecteurs ne devraient pas assumer la charge de déchiffrer leurs lectures. Les ouvrages lus nécessitent d'être simples et faciles à comprendre.

La simplicité n'apparaît pas comme un signe majeur de distinction entre les deux lectorats, qu'il soit question dans un cas d'aborder les lectures par une méthode simple ou encore, dans l'autre, d'opter pour des ouvrages plus accessibles. Lezay-Marnézia semble vouloir stimuler ou valoriser les femmes en parlant de lectures parfois arides ou plus difficiles mais qu'elles pourront accomplir grâce à une méthode simple et efficace. Du côté de Chaudon, il revient plus souvent avec l'idée d'ouvrages simples et l'importance accordée à la clarté des textes. La simplicité est également une variable qui doit être prise en compte dans l'ordre avec lequel les lectures doivent être consommées.

1.2.2 L'ordre des lectures

« Toujours, le livre vise à instaurer un ordre, que ce soit l'ordre de son déchiffrement, l'ordre dans lequel il doit être compris, ou bien l'ordre voulu par l'autorité qui l'a commandé

³⁸ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 3.

³⁹ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 1, p. 112.

⁴⁰ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 1, p. 144.

⁴¹ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 1, p. 172.

ou permis. Cependant, cet ordre, aux multiples figures, n'a pas la toute-puissance d'annuler la liberté des lecteurs »⁴². L'ordre offre donc la possibilité de mieux contrôler les lectures, mais il est bien évident que cet ordre s'avère directif.

L'idée d'ordonnancement des lectures est abordée différemment dans les traités : très explicite dans le *Plan de lecture* et davantage camouflée dans la *Bibliothèque d'un homme de goût*. Pour Lezay-Marnézia, rien n'est plus clair « Avec une méthode simple et sûre, de l'ordre et de la suite dans leur lecture, elles [les femmes] acquerront bientôt des connoissances agréables, étendues et variées ; elles perfectionneront la finesse, la justesse du goût qui leur sont si naturelles, et apprendront toujours à juger avec sûreté »⁴³. Son plan de lecture est pensé et construit en fonction de l'ordre spécifique dans lequel les livres doivent être lus, en commençant par l'étude de la grammaire, afin de faciliter le parcours de ses lectrices.

Chaudon prétend, pour sa part, ne pas avoir introduit d'ordre dans sa *Bibliothèque*, même s'il admet d'emblée que les bibliographes le font habituellement. En procédant ainsi, Chaudon souhaite contrer la monotonie des itinéraires de lecture prescrits⁴⁴. Il veut entremêler les sujets plus « piquans » avec « ceux qui ne présentent que des notices sèches »⁴⁵, ou encore unir ce qui est agréable à ce qui est instructif dans le but de susciter l'intérêt de ses lecteurs⁴⁶. Mais même chez Chaudon, il paraît impossible d'échapper à l'ordre des lectures. On le voit bien lorsqu'il s'agit de l'étude de l'histoire, Chaudon suggère alors de commencer avec les « Histoires particulières » avant de s'intéresser à « l'Histoire universelle »⁴⁷.

⁴² R. Chartier, *L'ordre des livres*, p. 8.

⁴³ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 2-3.

⁴⁴ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme*..., tome 1, p. xij-xiij.

⁴⁵ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme*..., tome 1, p. xij-xiij.

⁴⁶ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme*..., tome 1, p. xij-xiij.

⁴⁷ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme*..., tome 2, p. 87.

Selon cette même logique, il faut débiter par l'histoire de son propre pays⁴⁸. Cet ordre est suggéré aux femmes dans le *Plan de lecture* puisqu'elles doivent lire l'histoire de différents pays avant de s'attaquer à l'histoire universelle. Chez les deux lectorats, il importe de lire selon l'axe du particulier au général ou encore de se consacrer aux particularités avant les généralités. Il semble que cette méthode puisse faciliter la compréhension des lecteurs puisqu'ils auront acquis les connaissances particulières nécessaires afin de mieux saisir une histoire plus générale et possiblement plus complexe. Les lecteurs débutent également avec ce qu'ils connaissent le mieux pour ensuite lire des choses qui leur sont moins connues. Chaudon aborde aussi la question d'ordre dans les lectures quand il traite du Droit alors qu'il recommande que le « Droit naturel » soit étudié avant le « Droit Public », même si la plupart des livres les confondent⁴⁹, ce qui rend l'ordre des lectures plus difficile. L'axe de lecture ici est du naturel au public, ce qui peut équivaloir à l'axe du particulier au général.

Lezay-Marnézia s'avère donc très explicite quant à la nécessité d'établir l'ordre des lectures chez les femmes tandis que Chaudon ne veut pas admettre qu'il y en a un dans sa *Bibliothèque*. Cette distinction semble renvoyer à deux représentations différentes des lectorats. D'une part les femmes sont plus encadrées. Elles doivent lire en prenant bien soin de suivre l'ordre des catégories établies et des livres présentés. L'ordre des lectures qui est ainsi instauré permet de mieux définir la compréhension et l'interprétation féminine des lectures. Il importe de rappeler que le livre a le pouvoir d'amener les femmes vers le « dehors »⁵⁰ et par conséquent de les mener à de mauvaises interprétations. D'autre part, les hommes jouissent d'une plus grande autonomie, ils ont naturellement plus de liberté quant à l'ordre des catégories dans lequel ils souhaitent consommer leurs livres. Néanmoins, ils sont parfois restreints par l'ordre suggéré à l'intérieur de certaines catégories. Aux XVI^e-XVIII^e

⁴⁸ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 129-130.

⁴⁹ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 315.

⁵⁰ Laure Adler et Stefan Bollmann, *Les femmes qui lisent sont dangereuses*, Paris, Flammarion, 2006, p. 15.

siècles, les lecteurs font souvent face à plusieurs obstacles en ce qui concerne la lecture. R. Chartier traite de cette liberté restreinte des lecteurs d'Ancien Régime en mentionnant que « [l]a liberté des lecteurs [...] ne peut s'exercer qu'à l'intérieur de ces choix préalablement faits à partir d'intérêts qui ne sont pas forcément les leurs »⁵¹. Ces contraintes sont manifestes en ce qui concerne le choix de lecture et le nombre de livres conseillés.

1.2.3 Le nombre d'ouvrages à lire et l'ordonnancement des catégories

Les deux plans de lecture abordent la question cruciale du nombre de livres nécessaires à l'atteinte des objectifs poursuivis. D'un côté, le *Plan de lecture* précise que peu nombreux sont les ouvrages susceptibles d'aider les femmes à avoir des jugements plus sûrs et des conversations intéressantes⁵². Pour Lezay-Marnézia, ce n'est pas le nombre de livres qui importe mais bien l'ordre et le choix des lectures, lesquels permettent de s'instruire de manière agréable et sûre⁵³. De son côté, Chaudon propose aux hommes davantage de livres que Lezay-Marnézia aux femmes, mais il n'exige pas que ses lecteurs passent à travers tous les ouvrages présentés, mentionnant même que les lecteurs qu'il vise ont besoin de seulement « quelques bons livres sur chaque matière »⁵⁴. Du reste, précise-t-il, ses lecteurs « ne veulent ni ne peuvent tout approfondir »⁵⁵. En somme, bien que d'approche différente, les deux auteurs s'accordent sur une chose : ce n'est pas le nombre de livres qui compte mais bien la qualité de la sélection. Cette volonté de classer et de choisir les meilleurs ouvrages à lire provient d'une augmentation marquée des lecteurs, de l'offre de lectures ainsi que des bibliothèques importantes tout au long du XVIII^e siècle⁵⁶. Plus de livres signifie également plus de diversité, et ce sont les livres de religion qui subissent les pertes les plus significatives.

⁵¹ Roger Chartier, *Histoires de la lecture. Un bilan des recherches. Actes du colloque des 29 et 30 janvier 1993*, Paris, IMEC Éditions/Éditions de la maison des sciences et de l'homme, 1995, p. 16-17.

⁵² C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 33.

⁵³ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 33.

⁵⁴ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 320.

⁵⁵ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 345.

⁵⁶ Daniel Roche, *La France des Lumières*, Paris, Fayard, 1993, p. 181.

À la fin du XVII^e siècle, ces livres représentaient la moitié de la production à Paris pour ensuite passer au tiers en 1720, en terminant avec un maigre dixième de la production en 1780⁵⁷. Ce sont les livres portant sur les sciences les arts qui ont gagné en popularité au cours du siècle. Quant aux livres de droit, d'histoire et de belles-lettres, leur part du marché est demeurée assez stable durant cette même période⁵⁸. Cette nouvelle diversité de livres accessibles nécessite d'être classée et commentée afin que les lecteurs évitent de s'y perdre. C'est là que les bibliothèques et les plans de lecture trouvent toute leur utilité.

Chez Lezay-Marnézia, l'ordonnance des catégories importe beaucoup. Globalement, il est possible de distinguer trois grandes catégories dans le *Plan de lecture*. Les femmes doivent d'abord commencer leur programme de lectures par l'étude de la langue afin de mieux en comprendre toutes les subtilités et, par le fait même, de mieux s'outiller pour aborder les catégories qui suivent. Viennent ensuite tous les ouvrages ayant pour objectif d'inculquer une bonne morale aux femmes. Dans ce regroupement, la religion est à l'étude afin de fixer les principes du christianisme. Quelques livres de morale sont aussi suggérés même s'ils sont très peu nombreux. Le *Plan de lecture* se poursuit avec l'histoire qui sert souvent d'exemple à la morale. Enfin, Lezay-Marnézia présente les Beaux-Arts dans lesquels il regroupe la littérature, la mythologie, la peinture, la sculpture, la poésie et le théâtre. Dans la littérature, Lezay-Marnézia réserve une place toute spéciale et parfois ambiguë aux romans, et c'est avec ces derniers qu'il termine son traité.

Par les trois grandes catégories promues (langue, morale et Beaux-arts), Lezay-Marnézia offre une représentation des femmes davantage axée sur la morale qu'il met au

⁵⁷ Antoine de Baecques, «La culture des Lumières », dans Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli, dir., *Histoire culturelle de la France*, Antoine de Baecques et Françoise Mélonio, dir., *Lumières et liberté. Les dix-huitième et dix-neuvième siècles*, Paris, Éditions du Seuil, tome 3, 1998, p. 46.

⁵⁸ A. de Baecque, *Histoire culturelle de la France...*, p. 46.

centre de leurs lectures. Quant à la langue, elle sert principalement à permettre aux dames de se distinguer socialement par un bon parler et à leur inculquer le savoir nécessaire afin de mieux comprendre les catégories successives. En conclusion, la catégorie des Beaux-Arts permet aux lectrices de développer leurs charmes et d'augmenter leur prestige en société puisqu'elles possèdent davantage de connaissances.

Du côté de la *Bibliothèque d'un homme de goût*, bien que Chaudon prétende le contraire, les catégories de lecture sont placées dans un ordre qui fait du sens et qui semble avoir été réfléchi. La première catégorie est consacrée à la poésie et à l'art oratoire. Suivent la géographie, les voyages et l'histoire. La catégorie qui succède est réservée aux périodiques, aux romans et aux épistolaires, viennent ensuite la grammaire et l'étude de la langue française. L'auteur aborde aussi le domaine des lois (la politique, la jurisprudence, le droit). La suite du traité regroupe davantage des catégories qui sont un peu plus éparses, plus courtes et majoritairement consacrées à toutes sortes d'intérêts ou de métiers. Ce sont surtout des connaissances plus pratiques qui s'y trouvent. Toutefois, Chaudon y glisse une catégorie qui a trait davantage aux questions entourant la morale et qui regroupe la philosophie, la religion et la morale bien entendu.

Par la liste des lectures qu'il suggère, Chaudon offre une représentation quelque peu différente des hommes si on la compare à celle établie par Lezay-Marnézia pour les femmes. En fait, puisque Chaudon insiste pour dire qu'il n'y a pas d'ordre dans les lectures chez les hommes, on peut comprendre qu'une plus grande capacité de jugement et une plus grande liberté sont reconnues aux lecteurs. Cependant, le fait que Chaudon ait tout de même pris soin de bien classer ses livres suggère que les hommes ont aussi besoin d'un guide et d'un classement dans leurs lectures. Mais cet aspect demeure manifestement beaucoup moins

avouable chez les hommes. Les contemporains sont convaincus que certaines pratiques du lire et de l'écrire conviennent mieux aux femmes⁵⁹. Cela explique sans doute pourquoi les traités sont genrés et qu'ils offrent des possibilités spécifiques à chacun des lectorats.

1.2.4 Une question de capacité de jugement

La *Bibliothèque d'un homme de goût* offre un éventail de lecture beaucoup plus vaste et varié que le *Plan de lecture*. En outre, Chaudon présente plusieurs livres dans chacune des catégories afin que le lecteur puisse lui-même faire un choix à partir de la sélection offerte. Chaudon n'hésite pas à aborder des œuvres qu'il considère particulièrement mauvaises et il laisse une plus grande marge de manœuvre à son lectorat. Ainsi, Chaudon présente un dictionnaire rédigé par *le Roux* où il mentionne qu'« il n'est pas possible d'y choquer plus ouvertement la vertu, qu'on le fait. On y met en évidence le plus grand libertinage de l'esprit & la plus grossière corruption du cœur »⁶⁰. Mais ici Chaudon laisse à ses lecteurs le soin de juger par eux-mêmes s'ils doivent lire ou non l'ouvrage en question. Parfois, la *Bibliothèque d'un homme de goût* ressemble plus à un répertoire de titres regroupés en catégories.

Dans le *Plan de lecture*, cette marge de manœuvre est tout simplement inexistante. Les lectures sont déjà toutes choisies et les œuvres présentées sont là pour être lues et non pour être discutées. Les ouvrages que Lezay-Marnézia ne considère pas dignes d'être nommés ne sont pas abordés et les lectrices n'ont donc aucun moyen apparent de s'y référer. Lezay-Marnézia ne fait la critique négative d'aucun ouvrage spécifique⁶¹.

Si les hommes sont invités à former leur propre bibliothèque parmi les livres suggérés dans la *Bibliothèque d'un homme de goût*, puisqu'ils ne peuvent lire tout ce qui leur est

⁵⁹ Daniel Fabre, « Lire au féminin », *Clio, histoire, femmes et société*, no 11, 2000, p. 181.

⁶⁰ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 313.

⁶¹ Lezay-Marnézia critique seulement quelques romans et il ne suggère pas ceux qu'il considère mauvais.

présenté, les femmes ont un plan beaucoup plus stricte, plus hermétique, et doivent se consacrer à l'ordre des titres présentés. Le *Plan de lecture* ne laisse pas de place aux choix contrairement à la *Bibliothèque d'un homme de goût* où une sélection des lectures est nécessaire puisque l'offre est beaucoup plus vaste que la capacité de les lire. Et c'est finalement pour permettre aux lecteurs de faire des choix éclairés que Chaudon souligne les différences et les oppositions entre les ouvrages.

En définitive, la construction des traités renvoie à la représentation des lectorats visés. Certes, quelques aspects comme la volonté de se distinguer par la lecture ou encore l'importance de la simplicité viennent lier les deux lectorats. Mais, généralement, l'attitude qu'adoptent les auteurs face à leur lectorat respectif traduit l'affirmation d'une représentation différenciée de la lecture selon le genre.

1.3 Lecteurs ou lectrices

Les deux auteurs étudiés n'abordent pas leur lectorat de la même façon. En témoignant à prime abord le titre même des traités mais aussi la façon dont les auteurs interpellent leur lectorat. En effet, les titres des traités renvoient une impression différente selon chacun des lectorats visés. D'un côté, le *Plan de lecture pour une jeune dame* s'affiche comme un titre qui relève de la prescription. Un plan, c'est un guide qui doit être suivi afin d'atteindre les objectifs souhaités. Cela suggère que les jeunes dames doivent s'en tenir au plan qui leur est proposé. À l'opposé, Chaudon a choisi un ton qui apparaît beaucoup plus suggestif avec la *Bibliothèque d'un homme de goût*. Chez les hommes, le titre suggère peut-être davantage un modèle afin de devenir un homme de goût. Bref, le lecteur qui souhaite devenir un homme de goût doit connaître le corpus (la *Bibliothèque*) dans lequel il pourra puiser ses lectures. D. Masseau souligne que les « défenseurs de la religion » ont souvent rédigé des

« Bibliothèques » comprenant « une collection d'ouvrages représentant une culture légitime, celle de l'honnête homme ou, en l'occurrence, celle du chrétien [...] »⁶². La *Bibliothèque* de Chaudon correspond à cette description par la volonté manifeste de l'auteur de construire cette « culture légitime » en proposant des modèles et un corpus à ses lecteurs afin qu'ils deviennent des hommes de goût⁶³.

1.3.1 Un plan de lecture pour les femmes mais qui ne doit pas être lu par des femmes

Lezay-Marnézia et Chaudon utilisent des méthodes différentes afin d'interpeller leur lectorat. L'auteur du *Plan de lecture* ne s'adresse jamais directement aux femmes. Il utilise davantage le pronom « elles » ou il les nomme tout simplement « les femmes » au lieu de s'adresser directement à elles en adoptant le « vous ». Lezay-Marnézia parle même de ses lecteurs et non de ses lectrices⁶⁴. Cela insinue que ce sont des hommes qui doivent lire le plan de lecture afin qu'eux-mêmes puissent ensuite dire aux femmes ce qui leur est suggéré de lire. Est-ce à dire que la société française du XVIII^e siècle préfère que ce soit les hommes qui contrôlent les lectures des femmes de leur entourage ? Selon D. Godineau, les hommes (père ou mari) doivent « filtrer » les connaissances des femmes afin d'éviter tout dérapage⁶⁵. Ce contrôle permet aussi aux hommes de conseiller et d'orienter les lectures féminines afin de les rendre plus utiles, selon leurs goûts.

⁶² D. Masseau, *Les ennemis des philosophes...*, p. 339.

⁶³ Une comparaison s'impose entre cette volonté d'inculquer une culture légitime aux hommes au XVIII^e siècle et l'étude produite par L. Bienvenue et C. Hudon sur les collèges classiques qui souhaitaient que leurs étudiants acquièrent une « culture seconde, plus noble et distinguée, celle de la grande tradition humaniste ». Il est intéressant de constater que plus d'un siècle après la production de conseils de lecture, tels que ceux rédigés par Chaudon, les autorités se soucient toujours d'inculquer aux hommes cette culture inspirée par l'Antiquité et le mouvement humaniste et de la présenter comme le modèle légitime. Voir Louise Bienvenue et Christine Hudon, « “Pour devenir homme, tu transgresseras...” : Quelques enjeux de la socialisation masculine dans les collèges classiques québécois (1880-1939) », *The Canadian Historical Review*, vol. 86, no 3, 2005, p. 488.

⁶⁴ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. x.

⁶⁵ D. Godineau, *Les femmes dans...*, p. 125.

En fait, le rapport des femmes à l'écrit est très critique à l'époque. Les contemporains croient que les femmes sont très influencées par ce qu'elles lisent⁶⁶. Par conséquent, il importe que les lectures soient dirigées, voire supervisées : « [l]e contrôle des lectures féminines est inscrit dans cette conception des pouvoirs de l'écrit et dans ce partage hiérarchique des savoirs. Il met simultanément en jeu les effets contradictoires du livre : n'est-il pas aussi bien un instrument d'élévation qu'un agent de dépravation ? D'autant que les "esprits faibles" peuvent faire du bon livre des lectures erronées »⁶⁷.

Lezay-Marnézia change toutefois de ton dans le supplément de son *Plan de lecture*⁶⁸. En effet, lorsqu'il soulève sa critique sévère de la société française ou qu'il présente des compliments aux dames, il prend parfois la peine d'interpeller ses lectrices. Quant à Chaudon, il s'adresse toujours directement à ses lecteurs. Les hommes doivent lire la *Bibliothèque d'un homme de goût* par eux-mêmes.

Lezay-Marnézia et Chaudon ont chacun leur propre façon d'aborder leur lectorat influençant ainsi la représentation qu'ils en donnent. Contrairement à Chaudon, Lezay-Marnézia peine à s'adresser aux dames, ce qui laisse croire qu'il écrit davantage pour des hommes qui vont, par la suite, se faire les conseillers littéraires des femmes de leur entourage. Cependant, comme les auteurs ne visent pas les mêmes objectifs, il demeure que certaines différences persistent. Pour ce qui est du reste, les deux auteurs ne peuvent pas aborder la lecture et ses nombreuses thématiques sous le même angle puisqu'ils associent des qualités différentes à chacun des genres de lectorat.

⁶⁶ D. Fabre, « Lire au féminin », p. 184.

⁶⁷ D. Fabre, « Lire au féminin », p. 184.

⁶⁸ Le supplément a été rédigé plus tard et adopte un ton généralement plus critique et sévère envers les mœurs de la société française. Son contenu sera davantage étudié dans le troisième chapitre qui aborde la question des mœurs et de la morale.

CHAPITRE DEUXIÈME

LA LECTURE : UN OUTIL DE DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL ET SOCIAL

Les qualités à acquérir par la lecture diffèrent de celles qui sont déjà attribuées naturellement à l'être humain selon le genre. En fait, chacun des lectorats possède ses qualités « naturelles » avec lesquelles il naît et qui lui sont propres. Les auteurs des traités souhaitent toutefois que plusieurs autres compétences soient acquises par la lecture afin de bien remplir un rôle social déjà établi. Quelques caractéristiques s'avèrent tellement importantes qu'elles doivent être promues autant chez les hommes que chez les femmes, c'est notamment le cas de l'art de la parole. À l'opposé, certaines orientations semblent typiquement associées à un lectorat bien précis. Du côté des femmes, leur rôle se situe dans le paraître, dans l'obtention de connaissances de base et dans la sphère privée. Quant aux hommes, ils sont dans l'action, ils doivent acquérir les connaissances qui permettent d'innover et ils sont très liés à la sphère publique.

2.1 La distinction et les qualités d'ordre esthétique

La lecture permet de développer plusieurs qualités reliées au paraître et qui servent à se distinguer. Ainsi, les élites doivent se préoccuper de leur élocution, laquelle se situe à la base de la reconnaissance de leur rang social. Une fois que l'art de la parole est bien assimilé, il importe de développer le charme des femmes et l'élégance des hommes afin de rendre leurs

discours plus agréables. Enfin, les hommes possèdent une autre façon de se distinguer, en s'attaquant aux rudiments de l'écriture pour ensuite raffiner leur plume.

2.1.1 L'art de se distinguer par la parole

Autant chez les hommes que chez les femmes, il s'avère fondamental de se faire comprendre par son interlocuteur et de bien faire passer son message. L'étude de la grammaire française est suggérée afin de développer l'art de bien parler chez les dames : «[a]pprendre à une femme à parler purement sa langue, c'est un des plus grands services qu'on puisse lui rendre ; les choses les plus aimables, les plus délicates, perdent infiniment quand une élocution vicieuse ou même trop commune les dépare »¹. La grammaire, qui représente l'ensemble des règles d'usage de la langue, apparaît donc comme un pilier fondamental afin de mieux développer ses capacités à se distinguer et à bien exposer ses connaissances. D'autre part, les exemples abondent où Lezay-Marnézia « ridiculise » les femmes qui n'ont que la beauté physique, n'ayant pas pris soin de développer leur esprit et leur capacité à bien parler le français : « [...] il est triste de parler un langage qui répond si mal aux belles choses auxquelles on s'élève, et par l'ignorance de la propriété des termes de faire des *quiproquo* quelquefois si plaisans, qu'ils forcent le rire ; et le rire renverse les châteaux de gloire des belles Demoiselles, comme le moindre souffle abat les châteaux de cartes des enfans »². Les femmes ont donc besoin d'une base grammaticale solide afin de pouvoir charmer et d'éviter les désagréments lors de discussions.

La *Bibliothèque d'un homme de goût* propose davantage les caractéristiques d'un bon orateur, lequel est pour Chaudon « exact, poli, élégant, dont les discours brillent par la netteté

¹ Claude François Adrien Lezay-Marnézia, *Plan de lecture pour une jeune dame*, Lausanne, A. Fischer et Paris, L. Vincent, 2^e édition, 1800, p. 64-65.

² C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 64.

du plan, le choix de l'expression, l'harmonie du style »³. L'art de l'éloquence est une manière typiquement masculine de se distinguer. Il s'avère donc nécessaire aux hommes de bien connaître l'ensemble du vocabulaire afin d'utiliser le mot juste selon le contexte⁴. Cette justesse permet aux hommes d'exprimer clairement leur pensée, de mieux argumenter et de se distinguer d'une mauvaise éducation. D'où l'importance de corriger toute imperfection dans le choix du vocabulaire « s'ils veulent éviter ces petites humiliations auxquelles les personnes qui parlent mal sont exposées, surtout à Paris où ces expressions impropres ne manquent pas de donner lieu à des railleries dont il est toujours désagréable d'être l'objet »⁵.

A. Lilti avance que dans les salons du XVIII^e siècle, les aristocrates doivent maîtriser le « mot d'esprit » qui consiste en la prouesse d'avoir « les bons mots [qui] s'enchaînent et [qui] se répondent - et qui fonde la cohésion du groupe. Celle-ci se reconnaît dans le rire collectif qui ponctue le bon mot. Le succès de celui-ci suppose qu'il soit compris et que les auditeurs possèdent la même vivacité, qui en rende immédiatement sensible tout le sel »⁶. La connaissance du sens des mots est donc primordiale afin de bien s'intégrer aux discussions des élites, en plus de démontrer qu'on a de l'esprit.

Cette volonté de se distinguer s'inscrit bien dans une identité de classe, plus particulièrement chez les membres de la bourgeoisie et de la noblesse de robe. Au siècle des Lumières, il importe de se distinguer par la culture puisque la noblesse traditionnelle se voit concurrencée par la bourgeoisie qui base son succès sur l'argent et le mérite⁷. Pour se

³ Louis-Mayeul Chaudon, *Bibliothèque d'un homme de goût ou avis sur le choix des meilleurs livres écrits en notre langue sur tous les genres de sciences et de littérature avec les jugements et les critiques les plus impartiaux sur les bons ouvrages qui ont paru depuis le renouvellement des lettres jusqu'en 1772*, Avignon, Imprimerie Joseph Blery, tome 1, 1772, p. 286.

⁴ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 281-282.

⁵ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 307.

⁶ Antoine Lilti, *Le monde des salons : sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005, p. 275.

⁷ A. Lilti, *Le monde des salons...*, p. 159.

distinguer, la mondanité produit et répète « ses propres signes, son propre langage, mais aussi sa propre dynamique sociale »⁸. Ces codes sont connus et pratiqués par la noblesse traditionnelle mais ils doivent l'être aussi par les bourgeois et c'est ce que Lezay-Marnézia et Chaudon tentent d'inculquer à leur lectorat. Chaudon va un peu plus loin au sujet de l'oralité chez les hommes avec l'importance du vocabulaire à connaître. Cette compétence semble plus associée à l'argumentation, à la vie publique et à la place qu'ils doivent occuper dans la société.

2.1.2 La rhétorique : domaine des hommes

L'importance de l'oralité et de la rhétorique s'avère plus développée dans le traité qui s'adresse aux hommes. On le voit bien puisque Chaudon a créé une catégorie entièrement consacrée à l'oralité ayant pour titre « Des Orateurs anciens & modernes ». Certains ouvrages qu'il conseille traitent de fonctions particulières, notamment la prédication⁹. Au XVIII^e siècle, les meilleurs sermons pouvaient être publiés et vendus afin de contrer la prétendue « décadence » des mœurs¹⁰. Chaudon souhaite que ses lecteurs puissent tirer des leçons de ces sermons et de la prédication afin de posséder une meilleure morale¹¹. L'oralité est vraisemblablement encore plus présente dans les conseils de lecture adressés aux hommes en raison de la place prépondérante de ces derniers dans l'univers de la sphère publique. Sous l'Ancien Régime, les hommes ont besoin de savoir parler et convaincre puisqu'on attend d'eux qu'ils occupent les postes décisionnels dans la société et qu'ils amènent les nouvelles idées. Les hommes doivent être outillés pour créer, innover et argumenter. Chaudon accorde donc une place à la rhétorique, elle « [est un art utile, puisqu'elle tend à faciliter l'énonciation,

⁸ A. Lilti, *Le monde des salons...*, p. 159.

⁹ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 1, p. 245-246.

¹⁰ Didier Masseau, *Les ennemis des philosophes. L'antiphilosophie au temps des Lumières*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Albin Michel des idées », 2000, p. 181.

¹¹ Cet aspect du traité fait l'objet du troisième chapitre.

ou l'usage de parler de la manière la plus propre à persuader, à convaincre, ou à se faire écouter agréablement »¹².

L'éloquence attendue des hommes doit bien sûr servir de nobles causes, ce qui, selon Chaudon, n'était pas toujours le cas pendant l'Antiquité et qui avait pour conséquence d'augmenter les haines nationales. « S'il y avoit des Orateurs qui inspiroient des desseins justes et honnêtes, qui fournissoient des vues utiles pour l'avantage du genre humain, on en voyoit aussi qui ne servoient que leur ambition particulière, qui flattoient & qui condamnoient sans raison, qui souffloient le feu de la discorde entre leurs concitoyens »¹³. Il importe de ne pas succomber à « l'éloquence déclamatoire » qui s'éloigne du goût¹⁴. Chaudon insiste pour que les hommes développent leur habileté à discourir pour des intérêts qu'il juge meilleurs.

Lezay-Marnézia se fait silencieux sur l'apprentissage féminin des rudiments de la rhétorique. Ce silence semble lié à la prédominance des femmes dans la sphère privée, où il n'est pas question d'argumentation. Les femmes doivent tout simplement savoir entretenir la discussion. Il importe en revanche dans ce domaine de s'exprimer clairement et d'avoir une bonne élocution¹⁵, probablement dans l'optique de charmer et de se distinguer des femmes du commun. L'acquisition de connaissances sur la grammaire et l'ensemble de la production littéraire demeure nécessaire chez les femmes de l'élite puisque bien parler, et bien parler des arts et des lettres, est primordial pour la tenue des salons¹⁶ qui sont fort à la mode au siècle

¹² Mr de Quelona, *Les règles de l'éloquence*, cité par Gibert dans L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 1, p. 312.

¹³ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 1, p. 222.

¹⁴ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 1, p. 300.

¹⁵ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 3.

¹⁶ Les salons sont des endroits mixtes où les contemporains se réunissaient pour discuter de sujets divers. Les salons sont tenus par des femmes nobles ou fortunées.

des Lumières. Ce sont les femmes de haut rang qui les tiennent et les animent, elles participent aux salons¹⁷ où elles font valoir tout leur charme auprès de la bonne société.

2.1.3 Une question de charme et de sensibilité

Le charme, quoique utile aux deux sexes, s'applique principalement aux femmes: « charmer est leur devoir, comme il est de leur destin : elles peuvent aisément le remplir, en suivant des routes semées de fleurs »¹⁸. Puisque le charme s'avère un des principaux attributs des dames, il importe de le développer très tôt, rappelle le *Plan de lecture* qui prétend que l'âge des femmes peut rapidement devenir un problème si elles n'ont pas cultivé leurs charmes étant jeunes.

Plusieurs types de lecture concourent à cette fin et Lezay-Marnézia les propose dans un ordre qui va de l'italien, à la poésie et aux Beaux-arts, un ordre qui rejoint de nouveau l'axe du particulier au général si prisé par les auteurs. D'abord, l'apprentissage de l'italien permet de « nuancer les sentiments, et d'embellir, par la fraîcheur et par l'éclat du coloris, les pensées fines et délicates »¹⁹. Ces attributs qui se cultivent grâce à la langue italienne ne vont pas sans rappeler certains traits typiquement féminins comme la « finesse » et la « délicatesse ». Serait-il suggéré aux femmes de lire des écrits leur ressemblant afin de consolider leur penchant naturel pour le charme ? Les qualités associées aux livres conseillés, et dans ce cas-ci à la langue, apparaissent souvent comme un miroir du lectorat visé puisqu'il est possible de transposer les qualités attribuées aux livres à leurs lectrices.

Il en va de même pour les beaux-arts qui sont associés aux femmes dans le *Plan de lecture* : « Par leur sensibilité, par la finesse, la sûreté de leur tact, par l'extrême mobilité de

¹⁷ Verena Von Der Rynsch Heyden, *Salons européens. Les beaux moments d'une culture féminine disparue*, trad. de l'allemand par Gilberte Lambrichs, Paris, Gallimard, 1993, p. 16.

¹⁸ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 2.

¹⁹ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 4.

leurs fibres, les femmes qui saisissent si facilement les traits les plus délicats et les nuances les plus imperceptibles, doivent être et sont en effet les juges suprêmes des beaux arts »²⁰. Cette « sensibilité » typiquement féminine ajoutée à leur charme peut vraisemblablement attendrir les hommes. Un lien tissé serré apparaît donc entre les femmes et les beaux-arts puisque les deux ont la capacité et le devoir de charmer. En outre, il est possible que les femmes s'intéressant aux choses charmantes, comme les beaux-arts, deviennent à leur tour plus charmantes.

Même si femmes et arts sont liés naturellement, elles n'en doivent pas moins en apprendre les principes et les règles²¹. Cette connaissance rationnelle les aide à mieux comprendre l'objet artistique et ce qui en découle. Dans sa section sur les beaux-arts, Lezay-Marnézia avance l'idée que les femmes doivent pouvoir se reconnaître à travers les figures de l'Antiquité grecque : « Il faut bien que dans son propre portrait, elle reconnoisse Vénus, la jeune Hébé, la riante Flore, et que Polymnie, Terpsicore, les Nymphes, les Grâces et toutes les aimables Déités, à qui si souvent elle sera comparée, ne soient pas ignorées d'elles »²². Ainsi, elles acquièrent la capacité d'en discuter tout en exhibant un charme plus grand puisqu'elles connaissent les déités auxquelles elles sont comparées.

Finalement, la poésie vient renforcer les qualités naturelles dont disposent les femmes : « on l'a rendue le plus difficile des arts, non pour l'assujettir inutilement à une vaine contrainte, mais pour lui donner tous les moyens de charmer »²³. Malgré la difficulté associée à cet art, Lezay-Marnézia insiste pour que les femmes s'y intéressent. Chaudon adopte une position similaire : « Le but de la poésie chez tous les peuples a été de plaire & de plaire en

²⁰ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 28-29.

²¹ L'orthographe du traité est ici respectée. C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 29.

²² C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 31.

²³ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 35.

remuant les passions »²⁴. En dépit de cette parenté entre les deux auteurs, Chaudon utilise très peu l'idée de plaire ou de charmer puisqu'il traite davantage d'élégance chez les hommes. Selon Furetière, l'élégance est « ce qui rend un discours poli & agréable »²⁵. La volonté de se distinguer se concrétise donc pour les hommes par l'élégance qu'ils doivent démontrer autant à l'oral qu'à l'écrit.

2.1.4 Bien écrire

Chez les hommes, l'écriture va de soi puisqu'ils représentent la majorité des auteurs en général et dans les traités étudiés. Les hommes sont dans l'action, contrairement aux femmes qui ne possèdent pas les moyens d'agir et d'innover. Les traités abordent donc différemment la question de l'écriture chez les deux lectorats. Du côté des hommes, Chaudon traite davantage des règles reliées à l'écriture afin que ses lecteurs écrivent convenablement. Ce phénomène n'est pas noté pour les femmes puisqu'il est très peu question d'écrivaines et qu'il semble acquis que l'écriture n'est pas un attribut féminin. Chaudon se permet même de glisser ici et là quelques conseils d'écriture à son lectorat rendant ainsi la possibilité d'écrire très présente. Cet aspect du traité milite également en faveur de la nature plus appliquée des conseils de lecture adressés aux hommes. Par exemple, l'abbé Chaudon propose la lecture d'un ouvrage qui explique comment rédiger des livres d'histoire²⁶. Ce genre de livre offre une méthode d'écriture précise et explicite aux lecteurs. De plus, les critiques détaillées de Chaudon envers les divers ouvrages qu'il présente permettent à ses lecteurs de saisir les qualités indispensables afin de bien écrire et de devenir un bon auteur. Comme le souligne D. Masseau, « [d]ans l'esprit des "Lumières", le livre triomphant confère à l'individu sa pleine autonomie intellectuelle et fait de lui un auteur potentiel »²⁷. Les hommes possèdent le

²⁴ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 1, p. 1.

²⁵ Antoine Furetière, *Le Dictionnaire universel*, Paris, Robert, 1978 (1690), tome 2.

²⁶ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 3.

²⁷ D. Masseau, *Les ennemis des philosophes...*, p. 386.

choix de développer ce potentiel afin de faire circuler leurs idées ou d'innover dans différents domaines, ce qui est loin d'être le cas des femmes.

Le *Plan de lecture* et la *Bibliothèque d'un homme de goût* suggèrent peu d'ouvrages rédigés par des femmes. Cependant, ils évoquent souvent des problèmes reliés à la traduction des œuvres, présentant même des femmes traductrices qui reçoivent généralement davantage d'éloges que leurs compatriotes masculins. Une « femme traductrice peut avoir embelli la traduction »²⁸ tandis qu'une autre a mieux réussi qu'un traducteur ayant travaillé sur le même ouvrage²⁹. Est-il possible de croire que les traits associés aux femmes, soit la finesse, le charme et le tact, s'élèvent au rang des qualités nécessaires afin d'obtenir une traduction réussie ? Les deux auteurs n'ont pas élaboré sur la question. Néanmoins, il demeure que la traduction s'avère un acte de reproduction. Par conséquent, les femmes ne créent pas et ne font que reproduire, dans une autre langue, des idées souvent évoquées par des auteurs masculins. Chaudon et Lezay-Marnézia proposent à de rares reprises, et même plutôt comme des exceptions, quelques auteures qui méritent d'être lues.

Certaines femmes sont parfois complimentées et la chose est vraie dans les deux traités. Chez Lezay-Marnézia, ce sont « [d]ans les sujets qui, sur-tout, demandent de la finesse dans les pensées, de la fraîcheur dans le coloris, de la douceur, de la délicatesse et du naturel dans l'expression, et qui permettent cette heureuse et molle négligence, qui a tant de charmes, les femmes ont des succès auxquels les hommes ne voudroient en vain prétendre »³⁰. Les écrivaines semblent relayées aux sujets plus légers, voire superficiels. Elles peuvent écrire seulement dans les quelques domaines où elles ont des talents, soit la moralité ou le charme. Par exemple, Lezay-Marnézia voue une grande admiration à Madame de Sévigné qu'il

²⁸ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 19.

²⁹ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme*..., tome 1, p. 25.

³⁰ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 38.

considère comme un modèle presque inimitable avec ses *Lettres de société*³¹. L'auteur du *Plan de lecture* s'avère encore plus enthousiaste face à Madame de Genlis, précisant que c'est à son époque que cette femme a offert « le plus étonnant exemple de la supériorité du talent »³². En témoignent ses *Lettres sur l'éducation* :

Toutes les ressources du talent y sont employées pour répandre le plus grand charme sur les idées les plus utiles et souvent les plus profondes. Les vues les plus vastes, les principes les plus importants, les observations les plus fines et les plus justes, et les discussions les plus difficiles y sont parées de toute la richesse du plus heureux coloris [...] Mais le mérite suprême de ce livre, c'est de donner à la morale la plus épurée tout l'intérêt du sentiment : on croit y retrouver Platon sans chimères, et Fénelon entraîné par son cœur et sa belle imagination³³.

En dépit d'un tel succès, les conseils de lecture ne suggèrent pas particulièrement aux femmes de se consacrer à l'écriture. Ils confirment la méfiance au XVIII^e siècle envers les femmes qui écrivent, la chose ne correspondant ni à leur image ni à leur rôle. Voilà le conseil que donne un romancier à Aurore Dudevant, une écrivaine : « [j]e serai franc, une femme ne doit pas écrire... Suivez mon conseil : ne faites pas de livres, mettez des enfants au monde! »³⁴. Les auteures féminines sont à craindre en raison du désordre qu'elles peuvent créer dans la « répartition traditionnelle des tâches entre les sexes – l'homme engendre et produit, la femme reçoit et enfante »³⁵.

L'historienne M. Poovey a étudié le portrait de quelques écrivaines. Elle prétend que la « Proper Lady » possède assez de culture pour atténuer le désir d'écrire qu'elle pourrait avoir³⁶ tout en se rappelant les limites de son véritable rôle domestique³⁷. Il semble donc aller

³¹ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 38.

³² C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 38.

³³ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 39.

³⁴ Stefan Bollman, « Jane Austen, Virginia Wolf et les soeurs. La lutte avec l'ange », dans Laure Adler et Stephan Bollman, *Les femmes qui écrivent vivent dangereusement*, Paris, Flammarion, 2007, p. 27.

³⁵ S. Bollman, « Jane Austen ... », p. 28.

³⁶ Mary Poovey, *The Proper Lady and the Woman Writer. Ideology as style in the works of Mary Wollstonecraft, Mary Shelley and Jane Austen*, Chicago, University of Chicago Press, coll. « Women in culture and society », 1984, p. vii.

de soi que les femmes ne sont pas vraiment des écrivaines potentielles. Certaines auteures vont jusqu'à signer leurs œuvres sous un nom d'emprunt ou encore sous le couvert de l'anonymat³⁸.

La lecture des traités laisse croire que les femmes n'écrivent pas, tandis que les hommes écrivent abondamment, ayant même besoin de conseils en la matière. L'écriture étant un acte d'affirmation, on peut dire ici que les hommes sont dans l'action. Cette tendance se poursuit avec l'apprentissage de savoirs plus appliqués chez les hommes pendant que les femmes se concentrent principalement sur les connaissances de base nécessaires à entretenir des conversations intéressantes.

2.2 Les connaissances et l'esprit

Il existe une grande distinction entre les hommes et les femmes puisque ces deux lectorats doivent lire afin d'atteindre des buts bien différents. La lecture est utile, tant pour eux-mêmes (par les qualités qu'ils acquièrent : grâce, charme, etc.) que pour remplir le rôle qui leur incombe et qui est prescrit par la société. Cette définition des rôles est éclairée par la théorie des sphères publique et privée. D'une part, les hommes doivent apprendre une foule de connaissances susceptibles de leur être utiles dans divers domaines de la vie en société et qu'ils trouvent dans des livres à contenu politique, scientifique ou pratique. Cet éventail de savoirs leur donne également des moyens afin de mieux comprendre plusieurs domaines d'études et même de pouvoir innover une fois de plus. D'autre part, les femmes se voient

³⁷ M. Poovey, *The Proper Lady...*, p. vii.

³⁸ Claude Dulong, « De la conversation à la création », dans Georges Duby et Michelle Perrot, dir., *Histoire des femmes en Occident*, tome 3, Natalie Zemon Davis, dir., *XVIe-XVIIIe siècles*, Paris, Plon, 1991, p. 418.

imposer certaines limites qui rappellent celles de la sphère privée. Elles doivent davantage se concentrer sur la famille et les mœurs³⁹.

2.2.1 Avoir de l'esprit mais pas trop

Les auteurs des traités étudiés exposent parfois certaines restrictions à leurs lecteurs. Ces limites sont de différente nature selon les lectorats visés. Déjà chez les femmes, il est possible de voir qu'elles ont un corpus de lecture plus maigre. Le nombre de livres dans chacune des catégories s'avère plus réduit et le nombre de thèmes suggérés l'est tout autant, si l'on compare à ce qui est prescrit chez les hommes. Les femmes doivent en outre s'en tenir aux lectures proposées dans les catégories choisies par Lezay-Marnézia. Le nombre de livres et de catégories est beaucoup plus restreint. Le témoignage d'un homme dit compatissant au XVIII^e siècle en dit long sur la représentation des femmes : « Je ne fais pas de reproche qu'une femme cherche à affirmer sa façon d'écrire et l'art de la conversation par des études appropriées et une lecture choisie avec décence et qu'elle tente de ne pas rester tout à fait sans connaissances scientifiques ; mais elle ne doit pas faire de la littérature un métier, elle ne doit pas s'aventurer dans les domaines de l'érudition »⁴⁰. Le *Plan de lecture* va dans le sens de cette affirmation en proposant aux femmes des lectures qui améliorent leurs charmes, leur éloquence et leurs connaissances mais qui ne sont pas de nature à former des érudites.

Chaudon met pour sa part en garde les hommes contre l'excessive liberté de penser, un trait qu'il considère comme le « défaut dominant de [son] siècle »⁴¹. Au milieu du XVIII^e siècle, « l'érudit qui vit le nez dans les livres et en oublie le monde était devenu un objet de sarcasmes. [...] À la gravité pédante du penseur en chambre succéda le "petit maître" érudit et

³⁹ La question de la famille et des mœurs fera l'objet du troisième chapitre.

⁴⁰ G. Duby et M. Perrot, dir., *Histoire des femmes en Occident*, dans L. Adler et S. Bollmann, *Les femmes qui lisent...*, p. 16.

⁴¹ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 86.

versatile qui entretenait avec les sciences une relation plutôt superficielle »⁴². Les connaissances à acquérir, quoique nombreuses, sont donc restreintes dans chacune des catégories en fonction de leur utilité.

Chaudon prend aussi soin de prévenir ses lecteurs contre l'individu qui, ayant trop d'esprit, en « mettoit partout jusqu'à l'excès »⁴³. Il importe de contenir l'esprit dans certaines limites. En dépit du nombre quasi excessif de ses conseils de lecture, l'auteur précise à quelques reprises qu'il ne s'adresse pas à un public cherchant à devenir érudit par la lecture⁴⁴. Mais sans pour autant accéder au domaine de l'érudition, les hommes doivent tout de même se pencher sur les livres de sciences, contrairement aux femmes.

2.2.2 Avec ou sans les sciences

Lezay-Marnézia se positionne clairement contre l'apprentissage des sciences chez les femmes. Il n'est pas le seul à tenir cette position puisqu'au XVIII^e siècle, un journal approuvant que les femmes développent leur côté intellectuel prétend que « les mathématiques doivent leur demeurer terra incognita »⁴⁵. Il n'empêche que plusieurs femmes s'intéressent à la science au siècle des Lumières pour des raisons utiles, notamment parce que la médecine permet de sauver des vies lors d'accouchements et de diminuer la mortalité infantile, deux faits qui les concernent directement. Certaines femmes pratiquent même la botanique et les sciences naturelles⁴⁶. Néanmoins, celles qui s'intéressent à la science, au domaine judiciaire, à la logique ou à « semblable droguerie » ne sont pas sur la bonne voie selon le *Plan de lecture*⁴⁷. L'auteur explique qu'il a rencontré plusieurs femmes de science

⁴² R. Wittman, « Une révolution de la lecture... », p. 340.

⁴³ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 1, p. 35.

⁴⁴ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 345.

⁴⁵ Catherine Goldstein, « Genre des mathématiques, genre des textes au XVII^e siècle », dans L. Capdevila *et al.*, *Le genre face aux mutations*, p. 127.

⁴⁶ Maria Susana Séguin, « Les femmes et les sciences de la nature », *Dix-huitième siècle*, no 36, 2004, p. 338.

⁴⁷ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. x.

n'ayant pas autant « d'intérêt et de charme » que les femmes lisant des livres divers tels que ceux qu'il conseille⁴⁸. Il faut garder à l'esprit que c'est dans le charme que réside l'objectif des lectures pour les femmes, les sciences ne sont pas pour elles. La formule pour Lezay-Marnézia est simple : « [les femmes] nous laissent les connoissances vastes et profondes, les vertus fortes et actives, leur partage est encore assez beau. Il leur reste les talents enchanteurs, l'esprit, les grâces ; et par l'heureux don de plaire, le moyen sûr de nous captiver »⁴⁹. Si, d'après l'auteur, les sciences sont nécessaires aux hommes, les femmes, qui en sont exclues, sauront compenser cette absence par les talents du cœur et elles ont la capacité de trouver les réponses à l'intérieur d'elles-mêmes :

Parce que la nature elle-même a pris soin de leur donner celles [les sciences] dont elles ont besoin ; parce que les femmes d'esprit, qui réunissent un sens droit et une âme sensible, ont une métaphisique bien aussi fine, bien aussi sûre, et sur-tout beaucoup plus claire, que celle des livres abstraits, que je crois au moins très-inutiles pour elles. Dans une conversation facile, dans quelques pages rapidement tracées, elles analysent mieux le cœur humain, suivent mieux la marche des passions, que Locke, Bonnet et l'Abbé de Condillac n'ont pu le faire⁵⁰.

Le plus bel exemple de cette capacité naturelle est sans doute celui de Mme de Necker⁵¹, une femme que Lezay-Marnézia juge de grande vertu. « Ce n'est pas dans sa tête, comme dans un laboratoire de chymie, que se préparent et se combinent les pensées de Mme de Necker sur la vertu, c'est de son cœur qu'elles s'élèvent »⁵². Aussi, dit-il souhaiter que l'ouvrage qu'il suggère de Mme de Necker « forme beaucoup de femmes qui lui ressemblent »⁵³. En ce sens, les femmes qui se consacrent à la vertu sont préférables aux

⁴⁸ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. ix.

⁴⁹ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. viij et ix.

⁵⁰ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. viij.

⁵¹ Mme de Necker est née en Suisse. Elle était la fille d'un pasteur et elle a reçu une bonne instruction dès son jeune âge. Son mariage l'a amenée à vivre à Paris où elle a été surprise par des habitudes de vie qui différaient des siennes. Mme de Necker a choisi d'adopter des habitudes mondaines, par amour pour son mari afin qu'il conserve une bonne image puisqu'il était banquier. La tenue d'un salon faisait partie de ses activités. Sa fille Germaine (plus tard connue sous le nom de Mme de Stael) a été une des grandes attractions de son salon en raison de sa remarquable vivacité d'esprit. Voir Claude Dulong, « De la conversation à la création », p. 424-425.

⁵² C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 90.

⁵³ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 91.

femmes de sciences et elles respectent davantage les talents naturels relevant de l'identité féminine admise en société. Les propositions de Lezay-Marnézia respectent donc les rôles traditionnels déjà établis.

Du côté des hommes, il est « normal » de parler de sciences et d'en lire. En témoignent les nombreux ouvrages de sciences qui leur sont recommandés, passant de la médecine, à la chirurgie aux mathématiques. Cependant, il importe de relever une suggestion surprenante faite aux lecteurs : « N'oublions pas pour la gloire du beau sexe les *Institutions physiques* de Mme du Chatelet [...], ouvrage qui étonne par l'immensité des calculs, & par les connoissances de la femme illustre qui les a faits »⁵⁴. Ce livre s'avère un des rares ouvrages rédigés par une femme à être proposé par Chaudon dans la *Bibliothèque d'un homme de goût* et il s'inscrit de surcroît dans le domaine des sciences. Chaudon ne questionne pas l'accès des femmes aux sciences mais il traite généralement peu des spécificités féminines puisque sa *Bibliothèque* cible le public des hommes. Par conséquent, il s'avère difficile de déterminer si Chaudon est réellement favorable à l'accès des femmes aux sciences. De manière générale, les femmes sont plutôt associées aux lectures de fantaisie tandis que les hommes font des lectures sérieuses, ce qui fait du sens dans une société où ils se destinent à la sphère publique.

2.2.3 Raison et imagination

Une opposition stéréotypée, connue au XVIII^e siècle, renvoie une image de femmes plutôt lectrices de romans tandis que les hommes parcourent les journaux⁵⁵. Cette représentation bipolaire en dit long sur l'association qui est faite entre les femmes et le monde imaginaire, d'une part, et les hommes et les écrits informatifs, d'autre part. L'opposition entre raison et imagination est présente dans la littérature et dans la représentation des identités de

⁵⁴ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 338-339.

⁵⁵ Daniel Fabre, « Lire au féminin », *Clio, histoire, femmes et société*, no 11, 2000, p. 188.

genre. En fait, la raison est associée à l'histoire, à la sphère publique, par conséquent aux hommes tandis que l'imagination est du domaine du roman, de la sphère privée et donc des femmes. Toutefois, le cas du roman s'avère un peu plus problématique puisqu'il subit un grand nombre d'accusations. On ne s'étonnera pas alors que les deux traités s'accordent sur l'idée qu'il ne faut pas lire trop de romans.

Le genre romanesque est principalement accusé de deux fautes majeures : gâter le goût et corrompre les mœurs⁵⁶. La lecture de romans encoure des risques de dérapage quant à l'ordre établi dans les familles, renversant ainsi « l'ordre le plus nécessaire pour conserver la société »⁵⁷. Les romans entraînent les femmes à devenir les tyrans des hommes puisque ce type de lecture démontre souvent l'apothéose de leur sexe⁵⁸. C'est pourquoi bon nombre de romans qui favorisent le développement de l'imaginaire ou de l'introspection engendrent une crainte chez les contemporains :

Lire un roman est une activité solitaire et introspective, qui se dérobe au contrôle familial et s'émancipe de la coutume. Pour l'historien, la lecture féminine entre donc dans « la catégorie moderne plus générale des instruments de la construction de soi » (Fabre, 2000, 196); pour les contemporains, elle était d'abord vécue comme un risque d'abandon des devoirs conjugaux et familiaux, partant comme une mise en péril de l'édifice social⁵⁹.

Des dangers d'ordre plus naturel guettent également les femmes friandes de romans. Prédisposées à l'émotivité en raison d'une faiblesse au niveau de leur constitution organique⁶⁰, les femmes demeurent plus sujettes à se laisser influencer par les mauvaises lectures tandis que les hommes sont davantage associés à la raison⁶¹. D'où l'importance du

⁵⁶ Georges May, *Le dilemme du roman au XVIII^e siècle. Étude des rapports et de la critique (1715-1761)*, New Haven, Yale University Press, 1963, p. 8.

⁵⁷ G. May, *Le dilemme du roman...*, p. 215.

⁵⁸ G. May, *Le dilemme du roman...*, p. 215.

⁵⁹ Alexandre Wenger, « Lire l'onanisme. Le discours médical sur la masturbation et la lecture féminine au XVIII^e siècle », *Clio, histoire, femmes et sociétés*, no 22, 2005, p. 231.

⁶⁰ A. Wenger, « Lire l'onanisme... », p. 231.

⁶¹ J.-M. Goulemot, *La littérature des lumières*, Paris, Armand Colin, coll. « Lettres supérieures », 2005, p. 25.

genre en à ce qui a trait aux romans, pour les lire mais aussi pour les écrire. Selon la même logique, en effet, le style romanesque est aussi relégué aux femmes écrivaines, comme si les hommes l'avaient abandonné par snobisme ou par dépit⁶². Plusieurs auteures féminines en ont donc profité pour faire leur chemin dans ce vaste champ littéraire, ce qui a fait dire à G. May que « le genre faible est voué au sexe faible »⁶³. D. Masseau soulève que les romans représentent une « condamnation plus globale des mauvaises manières de lire »⁶⁴. Ce phénomène peut devenir inquiétant en ce qui concerne le lecteur et le rapport qu'il entretient avec la notion de vérité au XVIII^e siècle, considérant que le roman est associé aux mensonges tandis que l'histoire représente la vérité⁶⁵. La lecture de romans doit donc être mieux encadrée chez les deux lectorats étudiés.

Les romans qui sont suggérés dans les traités relèvent davantage de la morale et permettent d'acquérir certaines vertus. Lezay-Marnézia propose la lecture des romans anglais qui lui paraissent bien supérieurs à leurs pendants français. À vrai dire, les romans anglais qu'il conseille semblent avoir été choisis parce qu'ils offrent une plus grande moralité et qu'ils sont principalement rattachés aux valeurs familiales⁶⁶. Chaudon présente également des romans aux grandes vertus : « Madame de la Fayette donna un modèle des Romans, faits avec goût & écrits avec décence [...]. Ces deux ouvrages sont estimables par la délicatesse des sentiments, par le tour heureux de l'expression, par un mélange agréable de vérité & de fiction, par l'art d'attacher l'esprit & d'intéresser le cœur »⁶⁷. Chaudon affirme qu'auparavant, les romans contenaient trop d'aventures alors que, de son temps, ils n'en contiennent plus

⁶² G. May, *Le dilemme du roman...*, p. 224-225.

⁶³ G. May, *Le dilemme du roman...*, p. 234.

⁶⁴ D. Masseau, *Les ennemis des philosophes...*, p. 300.

⁶⁵ G. May, *Le dilemme du roman...*, p. 143.

⁶⁶ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 44.

⁶⁷ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 247-248.

assez. Il déplore que les héros « ne sortent pas de chez eux » et n'agissent pas beaucoup⁶⁸. Cette représentation contrarie ouvertement l'image tant promue d'hommes affairés à l'extérieur de la maison où ils pratiquent une foule d'activités, ayant développé leur sens pratique et concret.

2.2.4 Un sens pratique typiquement masculin

La *Bibliothèque d'un homme de goût* et le *Plan de lecture* affichent encore une différence marquée quant au genre : la latitude. Chez les hommes, les choix sont nombreux et variés puisque Chaudon offre de vastes possibilités à ses lecteurs, suggérant des livres de toutes sortes : médecine, botanique, politique, architecture, ou encore mathématiques. Il conseille plusieurs ouvrages dotés d'un côté pratique possiblement dans le but d'améliorer les capacités techniques de ses lecteurs. La diversité des sujets proposés démontre aussi la plus grande polyvalence que les hommes ont le potentiel de développer. Les lecteurs possèdent donc les moyens d'innover tandis que les femmes doivent être capables de parler de sujets divers sans pour autant être capables d'agir. Selon A. De Baecque, il est nécessaire chez les hommes d'avoir une formation de nature pluridisciplinaire dans les domaines de la « raison » : les lettres, les sciences, la politique, la société et même la religion⁶⁹. Tous ces champs d'études se retrouvent dans la *Bibliothèque* de Chaudon.

Cette promotion de la diversité des savoirs chez les hommes démontre la foi en la capacité, typiquement masculine, de comprendre divers phénomènes naturels ou culturels et même de pouvoir les critiquer grâce aux connaissances assimilées. L'esprit critique relève aussi du côté plus appliqué généralement attribué aux hommes. Quant aux femmes, Lezay-Marnézia suggère une lecture axée sur l'acquisition des savoirs élémentaires mais nécessaires

⁶⁸ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 255-256.

⁶⁹ Antoine de Baecques, « La culture des Lumières » dans Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli, dir., *Histoire culturelle de la France*, Antoine de Baecques et Françoise Mélonio, dir., *Lumières et liberté. Les dix-huitième et dix-neuvième siècles*, Paris, Éditions du Seuil, tome 3, 1998, p. 13.

à l'élite féminine qui souhaite se distinguer du commun⁷⁰ et enseigner les bonnes mœurs à son entourage. Quelques aspects pratiques sont toutefois présents, notamment le rôle de la grammaire en ce qu'elle favorise un bon langage. Mais attention, les dames doivent en tout point rester vertueuses. Au XVIII^e siècle, les femmes savantes apparaissent comme un « repoussoir » et elles représentent un « objet de moqueries »⁷¹. Les lectrices ne doivent pas perdre de vue l'assujettissement social de leur sexe⁷².

Sans évoquer la présence des salons, Lezay-Marnézia insiste auprès des femmes pour qu'elles discutent de leurs lectures avec leurs compagnons masculins, ce qui rejoint un autre aspect plus appliqué du traité. En fait, il semble que les femmes doivent se « rapporter » aux hommes afin que ces derniers continuent d'assurer un certain contrôle sur les livres qu'elles consomment. La lecture peut aussi favoriser les relations amicales entre hommes et femmes notamment par le moyen de discussions ou encore par la correspondance, des échanges jugés importants⁷³.

Un moyen d'ajouter à ses lectures un nouvel intérêt, et d'en conserver un souvenir durable, c'est d'en faire l'objet d'une correspondance exacte et suivie. Si une femme l'établit avec un homme instruit et sage, ce commerce sera pour tous deux agréable et utile ; il deviendra la source d'une suite d'idées ingénieuses, de réflexions solides, de pensées fines et de bons raisonnemens ; et il fera naître entr'eux une amitié tendre, peut-être très préférable à l'amour⁷⁴.

La lecture seule ne représente pas assez, l'entourage des hommes, parce qu'il rend possible l'échange, vient davantage valoriser les lectrices et prouver qu'elles sont effectivement

⁷⁰ Dominique Godineau, *Les femmes dans la société française 16-18e siècle*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 147.

⁷¹ D. Godineau, *Les femmes dans la société française*..., p. 146. Ces propos rappellent *Les femmes savantes* de Molière, une comédie de la fin du XVII^e siècle portant sur l'éducation des dames.

⁷² D. Godineau, *Les femmes dans la société française*..., p. 146.

⁷³ Lezay-Marnézia ne parle pas des salons, qui sont pourtant très en vogue au siècle des Lumières, où les femmes peuvent bien entendu discuter des lectures qu'elles ont faites, aussi bien avec des hommes qu'avec des femmes.

⁷⁴ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 49-50.

intéressantes. À partir de là, les discussions entre hommes et femmes permettent aussi de former l'esprit de ces dernières⁷⁵.

Le besoin de distinction et de discussions mondaines apparaissent comme les éléments les plus appliqués du *Plan de lecture* et ce côté plus appliqué des lectures masculines constitue une des différences majeures entre lectures masculines et lectures féminines afin de préparer les deux lectorats à des rôles complètement différents dans la société. Néanmoins, il demeure que quelques objectifs communs soudent les hommes et les femmes par exemple, la volonté de se distinguer du commun et de bien représenter son rang social. Les deux auteurs des traités insistent beaucoup sur cet aspect mais ils sont encore plus préoccupés par l'idée que leurs lecteurs adoptent une bonne morale.

⁷⁵ Daniel Mornet, cité dans Antoine de Baecques, « La culture des Lumières » dans Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli, dir., *Histoire culturelle de la France*, Antoine de Baecques et Françoise Mélonio, dir., *Lumières et liberté. Les dix-huitième et dix-neuvième siècles*, Paris, Éditions du Seuil, tome 3, 1998, p. 50.

CHAPITRE TROISIÈME

LA MORALE : UNE VERTU À ACQUÉRIR

Être charmante d'une part, élégant de l'autre, soit, mais quelle est donc la principale vertu que les auteurs des traités souhaitent voir leurs lecteurs, lectrices acquérir ? Il semble que Chaudon et Lezay-Marnézia s'accordent sur la réponse : la morale¹. Les deux auteurs relèvent plusieurs domaines où la morale peut être mise de l'avant et permettrait d'amoindrir ou du moins de canaliser la « décadence des mœurs », qu'ils considèrent comme un problème grave. Ils ne sont pas les seuls à être préoccupés par la question de la morale au XVIII^e siècle. À vrai dire, un combat musclé prend alors place entre les philosophes et l'Église afin d'établir les bases de l'éthique et de la morale : « [i]nsistant sur l'inefficacité manifeste de l'Église, voire sur ses méfaits, les philosophes veulent démontrer qu'ils sont les seuls qualifiés à répondre à la question du fondement de la morale »². Bien entendu, les fervents de la religion, friands de morale, s'attaquent tout autant aux prétentions des philosophes. Dans son *Dictionnaire Anti-Philosophique*, Chaudon s'en prend à Voltaire, qui a voulu dissocier la vertu (en tant que morale) de la religion³. Ce débat entraîne donc plusieurs questions concernant les valeurs de la société et la prétendue décadence des mœurs. Chaudon et Lezay-Marnézia se rangent du côté de la morale catholique, qu'ils présentent comme la vertu la plus nécessaire au XVIII^e siècle chez les deux lectorats étudiés. La première partie du chapitre se concentrera sur la critique des auteurs envers leur société. La deuxième partie explorera les

¹ Chaudon et Lezay-Marnézia semblent utiliser les mots morale et vertu selon une définition commune. En fait, la vertu représente la mise en application de la morale chrétienne. Le mot morale n'est jamais clairement défini par les auteurs.

² Jacques Domenech, *L'éthique des Lumières : Les fondements de la morale dans la philosophie française du XVIII^e siècle*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1989, p. 12.

³ J. Domenech, *L'éthique des Lumières...*, p. 13.

solutions, qui sont toutes reliées à la morale, que les auteurs exposent afin de « redresser » la société, tandis que la troisième partie se concentrera sur les perspectives d'avenir.

3.1 Une société aux mœurs déchues

La société française du XVIII^e siècle subit des bouleversements majeurs dont les conséquences sont nombreuses et déstabilisantes. Les guerres de religion ont laissé un goût amer quant à l'adoption des différents préceptes religieux et ont engendré bon nombre de questionnements sur les valeurs et la morale prônées par l'Église catholique, tellement que ceux qui adhèrent encore aux lois religieuses doivent presque se justifier⁴. Les hommes croyants comme Lezay-Marnézia et Chaudon voient cet éloignement du catholicisme comme une marque de décadence de leur société.

Lezay-Marnézia est celui qui se fait le plus critique. Il affirme que les Français ont subi dans l'histoire d'« épouvantables déchirements et de misères » qui leur ont fait perdre le « sentiment d'honneur qui les distinguoit parmi toutes les Nations, et la moralité qui leur restoit encore [...] »⁵. Pour Lezay-Marnézia, les mœurs des Français doivent être rétablies et même « recrées » en partie⁶ puisqu'elles ont toujours été « vascillantes, incertaines et peu prononcées dans leur état tranquille [...] de tous les Peuples, ils sont celui qui ont le moins de caractère national, et qui, ayant produit le plus d'hommes estimables, mérite le moins d'estime »⁷.

⁴ Sylviane Malinowski-Charles, dir., *Figures du sentiment : morale, politique et esthétique à l'époque moderne*, Ste-Foy, Presses de l'Université Laval, coll. « Les collections de la République des lettres. Symposiums », 2003, p. 1.

⁵ Claude François Adrien Lezay-Marnézia, *Plan de lecture pour une jeune dame*, Lausanne, A. Fischer et Paris, L. Vincent, 2^e édition, 1800, p. 110.

⁶ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 111.

⁷ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 111.

Lezay-Marnézia est très sévère envers son peuple et ses critiques ne s'arrêtent pas là. Elles tombent encore lorsque l'auteur expose aux femmes les modèles de comportement à adopter et les lectures à choisir puisqu'il croit que les hommes et les femmes se sont éloignés du rôle qu'ils doivent remplir. Les femmes, par exemple, sont trop galantes quand ce sont les hommes qui devraient l'être davantage et le *Plan de lecture* leur suggère d'être plus « décentes »⁸.

Chaudon, pour sa part, se révèle beaucoup plus subtil dans sa critique de la société française. Tel que mentionné dans le premier chapitre, il dit frivoles les goûts du public et prétend même que cette frivolité s'affirme comme la tendance du siècle⁹. Chaudon souligne également que tout le monde commence à « manquer de mœurs » en France¹⁰. Il tente donc, tout comme Lezay-Marnézia, d'améliorer les mœurs françaises grâce à son traité. Car dans ce contexte de décadence, ils ne sont pas convaincus que les livres de morale peuvent aider les lecteurs.

3.1.1 Des livres de morale bien pauvres

Tant pour Chaudon que pour Lezay-Marnézia, les livres de morale de qualité ou dignes d'intérêt sont très peu nombreux en France¹¹. Même si la production littéraire ayant pour sujet la morale abonde, rares sont les œuvres qui méritent d'être mentionnées et celles qui le sont effectivement dans les traités étudiés. Chaudon explique que les bons livres de

⁸ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 164.

⁹ Louis-Mayeul Chaudon, *Bibliothèque d'un homme de goût ou avis sur le choix des meilleurs livres écrits en notre langue sur tous les genres de sciences et de littérature avec les jugements et les critiques les plus impartiaux sur les bons ouvrages qui ont paru depuis le renouvellement des lettres jusqu'en 1772*, Avignon, Imprimerie Joseph Blery, tome 1, 1772, p.ix.

¹⁰ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme*..., tome 2, p. 369.

¹¹ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme*..., tome 2, p. 353.

morale ayant toujours un grand succès, ils ont engendré la multiplication des mauvais, lesquels ne sont généralement que de pâles imitations des premiers¹².

Au-delà de l'abondante littérature moralisante de piètre qualité, il demeure que même un excellent livre de morale n'arrive pas à répondre aux besoins selon Lezay-Marnézia tellement sa vision de la société française est désolante. Ce n'est qu'un « bon remède donné à des incurables »¹³ :

Comment peindre des mœurs, quand il n'est plus de moralité ? Ce n'est pas lorsque les fleuves débordés portent loin de leurs lits des ondes dévastatrices, qu'on peut en dessiner les rives ; de même dans les jours où les passions, sans digues, s'épandent en torrens furieux et n'ont plus de nuances, il faut que les Romanciers remontent à des tems antérieurs, nous ramènent des souvenirs, et retournent à la peinture d'un monde qui a disparu¹⁴.

Les passions sont identifiées comme des sources d'instabilité et de dangers. Voilà pourquoi l'auteur met en garde ses lectrices, notamment de l'amour.

3.1.2 Triste vision du mariage

Chaudon n'aborde pas la thématique des relations hommes-femmes, mais Lezay-Marnézia ne manque pas d'y revenir à quelques reprises. L'auteur voit un meilleur équilibre dans l'amitié puisque l'amour ne se résume qu'à des « intrigues rapides et des jouissances faciles » alors que l'amitié c'est « l'habitude de se voir et de se traiter avec familiarité »¹⁵. Il n'est manifestement pas le seul à plaider en faveur de l'amitié, comme en témoigne Caraccioli qui a écrit à la fin du XVIII^e siècle :

Quelle différence entre l'amitié et l'amour ! [...] L'amitié devient la mère des plaisirs innocents tandis que l'amour est la source du trouble et des chagrins ; l'amour ne respecte aucune loi, l'amitié les observe toutes ; l'amour est le résultat du caprice, et l'amitié celui de la réflexion ; l'amour

¹² L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 357.

¹³ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 160.

¹⁴ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 92-93.

¹⁵ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 166.

s'éteint aussi vite qu'il s'allume, l'amitié par contre se transforme peu à peu et elle ne meurt jamais ; bref, l'amour tourmente et l'amitié tranquillise¹⁶.

Mme de Lambert pense de même et le clame dans son traité sur l'amitié rédigé en 1732. Elle y prétend que l'amour est une « passion turbulente » tandis que l'amitié se révèle un « sentiment réglé » donc plus raisonné¹⁷. Par conséquent, plusieurs contemporains préfèrent de loin l'amitié à l'amour qui est plutôt vu comme une source d'inlassables tourments. Quant à l'amitié, celle-ci est parfois même considérée par quelques moralistes comme une vertu, si elle est liée à la raison¹⁸. Les relations amicales, ainsi plus favorables au développement de la vertu, sont « présentée[s] à plus d'un endroit comme modèle idéal de sociabilité »¹⁹. L'encadrement nécessaire aux relations hommes-femmes est régi par l'institution du mariage qui scelle une bonne entente et pas forcément l'amour entre les deux partis. C'est peut-être cet amour-là que veut bannir du couple marié Lezay-Marnézia qui craint toutes formes de passions. L'auteur prétend ainsi, à la base, que les mœurs françaises étant ce qu'elles sont, le mariage est forcément un « état malheureux »²⁰ qui entraîne les femmes vers un dérèglement. Lezay-Marnézia tente de prodiguer aux femmes quelques enseignements au sujet du mariage qui demeure le lieu principal de leur encadrement :

Affranchies de tous les devoirs, entourées de toutes les séductions, délivrées de tout ce qu'on est, si mal-à-propos, convenu d'appeler préjugés comment éviteroient-elles les écarts ? Riant des vertus de leurs aïeules, au lieu d'être compagnes, elles ont voulu être reines ; elles le sont devenues dans la société, mais en prodiguant leurs bontés, et par conséquent en leur faisant perdre leur prix. Accoutumées à un empire, qu'on n'a pas d'intérêt à leur disputer, elles cherchent à devenir tyrans dans leurs familles. Si leurs maris deviennent leurs esclaves, elles les méprisent ; s'ils ne se soumettent pas à elles, elles les haïssent, les tourmentent, et la vie intérieure est insupportable. Si l'on est sage, on se sépare ; mais c'est pour tomber, chacun de son côté,

¹⁶ Caracciolo, « L.A. de Les caractères de l'amitié », p. 40, cité dans Frédérick Gerson, *L'amitié au XVIII^e siècle*, Paris, La Pensée universelle, 1974, p. 81.

¹⁷ Lambert, A.T. de Marguenat de Courcelles, marquise de *Oeuvres de la marquise de Lambert*, Paris, Jouaust et Signaux, 1883, cité dans F. Gerson, *L'amitié au XVIII^e siècle*, p. 88.

¹⁸ F. Gerson, *L'amitié au XVIII^e siècle*, p. 113.

¹⁹ Rotraud von Kulessa, « "Vertu" et "sensibilité" dans les romans de femmes », *Dix-huitième siècle*, vol. 36, 2004, p. 219.

²⁰ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 164.

dans l'abandon, vieillir et mourir dans le délaissement. Voilà le portrait fidèle de presque tous les mariages²¹.

Cette citation dessine une image plutôt négative et tyrannique des femmes mariées. Les relations entre hommes et femmes au sein du mariage laissent trop de pouvoir aux femmes si les passions s'en mêlent. Et il importe de les bannir de l'union vu l'importance de la famille.

L'époque moderne a en effet connu de profonds changements quant à la notion d'individualité. L'essor du protestantisme au XVI^e siècle a favorisé une plus grande liberté, une plus grande autonomie de l'individu²² qui s'est transformée au fil des siècles. Selon P. Ariès, les XVI^e et XVII^e siècles sont marqués par l'individualisation des mœurs qui déclinera à partir du XVIII^e siècle au profit de la cellule familiale. La famille est alors devenue l'espace où tous les soucis de l'individu s'ancrent²³. Toujours selon Ariès, les temps modernes présentent le « passage d'une sociabilité anonyme, où les notions de public et de privé sont confondues, à une sociabilité éclatée où des secteurs bien distincts apparaissent : un résidu de sociabilité anonyme, un secteur professionnel et un secteur, également privé, réduit à la vie domestique »²⁴. Cet éclatement de la société française a possiblement engendré un questionnement quant aux rôles adoptés par chacun des genres. Un questionnement qui trouve écho dans la prétendue décadence des mœurs que décrivent Chaudon et plus particulièrement Lezay-Marnézia. Leurs propos suggèrent une représentation pessimiste des hommes et des femmes, empreinte de vices et dominée par les passions. Cette vision est souvent juxtaposée à un autre modèle d'hommes et de femmes représentant l'idéal tant recherché.

²¹ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 164-165.

²² Yves Durand, *L'Ordre du monde. Idéal politique et valeurs sociales en France du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Sedes, coll. « Regards sur l'histoire. Histoire moderne », no 148, 2001, p. 294.

²³ Philippe Ariès, « Pour une histoire de la vie privée », dans Philippe Ariès et Georges Duby dir., *Histoire de la vie privée. De la Renaissance aux Lumières*, tome 3, Roger Chartier dir., Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'univers historique », 1985, p. 14.

²⁴ P. Ariès, « Pour une histoire... », p. 18-19.

3.2 Une société à rebâtir

La critique de la société française du XVIII^e siècle ne se fait pas sans recommandations afin de remédier à la situation. Lezay-Marnézia propose une panoplie de solutions pendant que Chaudon se fait beaucoup moins volubile. Manifestement, le redressement des mœurs concerne le rôle des femmes. Alors que Lezay-Marnézia établit les limites des femmes en se référant aux hommes, Chaudon ne compare jamais ses lecteurs aux femmes et évite tout simplement d'en parler. Habituellement, le féminin est passé sous le silence ou alors il est utilisé comme repoussoir. Enfin, les auteurs s'entendent néanmoins sur deux leviers possibles : revaloriser le catholicisme et utiliser l'histoire pour les leçons de morale qu'elle révèle. Le *Plan de lecture* suggère un outil supplémentaire qui est de demander l'aide du gouvernement.

3.2.1 Le catholicisme : une référence pour la morale religieuse

Les deux auteurs clament les mérites d'une morale catholique même si bon nombre de théoriciens des Lumières vantent cette vertu en dehors des impératifs religieux²⁵. Pour Lezay-Marnézia, « la Philosophie, qui s'élève contre tous les principes religieux, a beau prêcher la bienfaisance et l'humanité ; elle ne fera jamais atteindre à cette charité puissante en œuvres, que la Religion commande et inspire »²⁶. En fait, pour lui, le catholicisme vient davantage jouer un rôle d'appui et de référence en ce qui concerne la morale et ce, particulièrement chez les femmes. Au début du XVIII^e siècle, on sait que la lecture féminine doit se limiter aux textes religieux édifiants²⁷. M. Sonnet mentionne que les femmes apprennent les rudiments de la lecture afin de s'approprier les enseignements du catholicisme qu'elles peuvent ensuite inculquer à leur famille, et assurer ainsi la transmission des « valeurs religieuses et morales

²⁵ Vincenzo Ferrone et Daniel Roche dir., *Le monde des lumières*, Paris, Fayard, 2000, p. 560.

²⁶ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 199.

²⁷ Reinhard Wittman, « Une révolution de la lecture à la fin du XVIII^e siècle ? », dans Cavallo Guglielmo et Roger Chartier, dir., *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, 1997, p. 341.

qui fondent le corps social »²⁸. Même s'il propose peu de livres dans cette catégorie, Lezay-Marnézia en rappelle constamment l'importance en dépit des difficultés associées à la pratique :

Je conçois qu'on ne soit pas chrétien. La Religion gêne, elle combat et contraint les passions, elle impose des devoirs difficiles, et demande de grands sacrifices. Elle exige une vie pure et continuellement surveillée ; mais ce que je ne conçois pas, c'est qu'on veuille empêcher les autres de l'être. Au milieu d'une société de véritables Chrétiens, ils supporteroient tous nos vices, nous jouirons de toutes leurs vertus²⁹.

Le respect des valeurs catholiques s'avère donc un élément crucial pour le redressement des mœurs parce que la religion est de nature à éloigner les vices et à former des êtres vertueux.

Pour Chaudon, le catholicisme doit imprégner les devoirs qui incombent aux hommes. « Ignorer la Religion, c'est méconnoître les véritables biens de l'homme. Il n'y a point d'étude plus importante & plus négligée. Il ne seroit pas pardonnable à un littérateur, qui veut former une Bibliothèque, de négliger les livres qui peuvent l'instruire de sa croyance & de ses devoirs »³⁰. L'importance du catholicisme chez Chaudon est telle qu'il conseille de ne pas lire les *Mœurs* de M. Toussaint, qu'il dit pourtant « très agréablement écrits », puisque la religion n'y est pas présente³¹. Chaudon suggère plusieurs livres de religion³² à ses lecteurs et il mentionne que c'est suffisant pour un laïc « à moins qu'il ne voulût avoir un cours de morale pour toute l'année »³³.

²⁸ Martine Sonnet, « Une fille à éduquer », dans G. Duby et M. Perrot, dir., *Histoire des femmes en Occident*, tome 3, Natalie Zemon Davis, dir., *XVIIe-XVIIIe siècles*, Paris, Plon, 1991, p. 139.

²⁹ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 153.

³⁰ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 336.

³¹ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 363.

³² Il suggère notamment de lire le *Dictionnaire de la Bible* de D. Calmet ou *L'Exposition de la Doctrine Chrétienne* de M. Mezangui.

³³ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 352.

Après avoir lu les livres de religion, le lecteur doit en « pratiquer les devoirs »³⁴. Et cette pratique doit être pour lui des plus orthodoxes. L'auteur de la *Bibliothèque* n'hésite pas à prévenir ses lecteurs contre les protestants qu'il considère comme une secte³⁵. Ils sont présentés comme un contre-modèle des hommes de goût puisqu'ils sont davantage associés à des lecteurs qui apprécient les lectures grossières et mensongères³⁶. Chaudon critique en fait toute forme d'hérésie et associe les hérétiques à des

hommes hardis & entreprenans qui ne pouvant plier leur tête orgueilleuse sous le joug de la Foi, ont troublé l'Église par des erreurs qui ont fait quelquefois couler le sang humain. Cette histoire qui ne peut être autre chose que le tableau des passions et des extravagances des hommes, présente les faits les plus piquans, soit dans la vie des hérétiques, soit dans l'exposition systématique de leur folie³⁷.

L'abbé suggère même de lire des livres d'histoire de la religion³⁸, une façon de combiner deux genres permettant d'acquérir de nobles vertus. Chaudon consacre une grande importance à l'histoire « sacrée » qui comporte un avantage sur tous les autres types d'histoire : « c'est qu'elle nous élève à Dieu, & nous fait connoître la Providence & aimer la justice »³⁹.

3.2.2 L'histoire : une leçon de morale

L'histoire joue un rôle majeur quand il s'agit d'instruire les lecteurs des plus importants principes moraux à acquérir. Chaudon dit d'elle qu'elle est « l'école de l'humanité et un cours de morale en action »⁴⁰. L'apprentissage de l'histoire s'avère primordial autant

³⁴ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 350.

³⁵ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 69.

³⁶ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 67-69.

³⁷ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 1, p. 48-49.

³⁸ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 32.

³⁹ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 32. Chaudon considère que l'ouvrage traité avec le plus « d'étendue » et « d'exactitude » est l'*Histoire Sainte de l'ancien et nouveau Testament, pour servir d'introduction à l'Histoire Ecclésiastique* de M. Fleuri.

⁴⁰ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 87.

chez les hommes que chez les femmes puisqu'on lui confère la capacité de corriger les mœurs⁴¹. C'est ce qu'expose aux dames le *Plan de lecture*, dès ses premières pages :

Elle [la lectrice] apprendra à connoître l'homme dans ce mélange de crimes et de vertus dont le tableau lui sera souvent retracé. Si son cœur s'afflige en voyant quels forfaits il est capable, il sera consolé, en trouvant quelquefois des âmes sublimes et tendres, qui semblent n'avoir existé que pour la gloire et le bonheur de l'humanité ; elle verra que ce sont les femmes qui ont dirigé les mœurs dans tous les empires, et que c'est, lorsqu'elles abandonnent elles-mêmes la décence et la vertu, que les hommes se livrent aux plus coupables excès⁴².

Lezay-Marnézia prétend que l'étude de l'histoire permet aux femmes d'apprendre comment l'homme, au sens générique du terme, peut s'élever pour ensuite tomber dans la plus grande inertie⁴³. Les femmes tiennent une place déterminante et elles portent une grande responsabilité en ce qui concerne l'orientation des mœurs tout comme les chefs⁴⁴. Chaudon présente également ce qu'il appelle « l'énorme différence » existante entre les « capitaines de bandits » et les « véritables Rois de nations puissantes »⁴⁵. L'histoire peut donc apprendre aux hommes quels chefs sont dignes de nations puissantes et comment ces derniers doivent agir et influencer les mœurs.

3.2.3 Un gouvernement « vertueux »

Le magistrat doit servir de modèle quant à l'orientation des mœurs du royaume. Il s'avère nécessaire qu'il affiche des mœurs sévères et pures tout en tenant loin de son épouse les femmes vivant trop d'excès. Le gouvernement, ensuite, doit être constitué de ministres et de sénateurs qui exposent des « modèles de raison et de sagesse » dans leur foyer et à la

⁴¹ Georges May, *Le dilemme du roman au XVIII^e siècle. Étude des rapports et de la critique (1715-1761)*, New Haven, Yale University Press, 1963, p. 146.

⁴² C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 12.

⁴³ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 28.

⁴⁴ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 110.

⁴⁵ L.-M. Chaudon, *Bibliothèque d'un homme...*, tome 2, p. 109.

nation. L'application de ces conseils permet de fournir des exemples de bonnes mœurs pour toute la France⁴⁶.

Pour être complet, le rétablissement des mœurs doit se réaliser par une alliance entre la religion et le gouvernement. « De concert avec elle, la protégeant et protégée par elle, le Gouvernement parviendra aux réformes les plus importantes, aux changements les plus heureux : rendu stable, comme la sagesse et le besoin de calme le font désirer, il fera coïncider tous les moyens »⁴⁷. Les solutions apportées par l'auteur sont nombreuses. Dans un premier temps, il veut que les prêtres, les écrivains, les romanciers et les poètes tentent d'influencer les mœurs des Français. Une fois les mœurs corrigées, les contemporains verraient grandir leur intérêt pour la chose publique et ils pourraient devenir de véritables « citoyens », au lieu d'être des « esclaves »⁴⁸. Ce faisant, ils faciliteraient l'exercice du gouvernement puisque, selon Lezay-Marnézia, il est plus aisé de diriger un peuple ayant de bonnes mœurs qu'un peuple immoral et sans religion⁴⁹.

Tout au long de ce processus, le gouvernement doit intervenir auprès des femmes. « Par la douce voix de la persuasion, c'est principalement sur les femmes qu'il [le gouvernement] doit agir ; par le moyen d'écrits intéressants, il leur fera connoître, aimer les mœurs simples et presque toujours sentimentales des familles Anglaises, Américaines et Suisses »⁵⁰. Les Françaises doivent redevenir ce qu'elles étaient avant le règne de François premier, auquel le *Plan de lecture* attribue l'anéantissement des mœurs dans les foyers⁵¹. Les

⁴⁶ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 110.

⁴⁷ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 112.

⁴⁸ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 112.

⁴⁹ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 114.

⁵⁰ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 113.

⁵¹ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 114.

femmes sont donc ici représentées comme les agents actifs qui peuvent favoriser le redressement des mœurs avec l'aide du gouvernement et de la religion.

3.3 L'avenir entre les mains des femmes

Le *Plan de lecture* reconnaît un rôle de premier plan aux dames dans le domaine du privé puisqu'elles sont au cœur de la famille. Le caractère plutôt sexué de la vertu attribuée aux femmes une nature bienveillante qui leur permet d'améliorer les mœurs de leur entourage⁵². Les femmes doivent servir de modèle et ce, particulièrement à l'intérieur de la sphère privée. En ce sens, c'est dans les espaces féminins tels que la famille que s'exercent les influences et que se jouent la transformation tout comme le redressement des mœurs de la société.

3.3.1 Les salons

Les salons représentent un des lieux d'influence féminine. Les traités n'abordent pas directement ce phénomène qui s'avère tout de même important au siècle des Lumières. Il demeure que Lezay-Marnézia souligne l'intérêt et les avantages associés à la correspondance, que les femmes doivent entretenir avec les hommes après avoir consommé les livres suggérés⁵³. L'absence du mot « salon » dans les traités peut s'expliquer parce que le terme désignait davantage la « pièce où l'on recevait les invités »⁵⁴. Ce n'est qu'au début du XIX^e siècle que le « salon » est défini comme l'endroit où l'on reçoit de la « bonne compagnie » pour causer⁵⁵.

⁵² C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 164.

⁵³ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 49-50.

⁵⁴ Antoine Lilti, *Le monde des salons : sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005, p. 9.

⁵⁵ A. Lilti, *Le monde des salons*..., p. 9.

La fréquentation des salons est une activité recherchée par la gent féminine puisque les femmes pouvaient y exercer une certaine forme de pouvoir et d'influence⁵⁶. Les études réalisées sur les salons démontrent que les femmes sont au XVIII^e siècle dans une période ambiguë quant à leurs pouvoirs. Les mutations culturelles du siècle des Lumières se traduisent par un accès grandissant des femmes au savoir mais elles sont toujours exclues des institutions littéraires ou scientifiques et de la sphère politique⁵⁷. Pour V. Von Der Heyden, les salons illustrent la « percée du matriarcat » dans une « société masculine »⁵⁸. Cette affirmation va beaucoup plus loin que les réflexions déjà entamées sur le pouvoir des femmes au XVIII^e siècle. L'étude du *Plan de lecture* offre un tableau du pouvoir féminin qui est surtout concentré dans la sphère familiale sans pour autant pouvoir affirmer haut et fort une percée du matriarcat.

La sociabilité mondaine permet également de contrer l'ennui, en favorisant le divertissement dans la gaieté⁵⁹. Il importe de rappeler ici que Lezay-Marnézia voit dans l'ennui le pire mal capable de conduire aux vices. D'où la nécessité de trouver des moyens de contrer l'ennui chez les dames, tels que la lecture, les discussions, et les mondanités :

La sociabilité mondaine, axée sur la conversation féminine et son rôle civilisateur, était pensée comme un élément du système sociopolitique de la monarchie française, fondé sur l'honneur, la galanterie et la civilité. Elle permettait aux femmes de la bonne société parisienne de jouer un rôle culturel, parfois non négligeable, mais dans l'espace propre de la mondanité⁶⁰.

⁵⁶ Daniel Roche, *La France des Lumières*, Paris, Fayard, 1993, p. 400.

⁵⁷ Michèle Bokobza Kahan, « Inscriptions du mâle dans le discours féminin journalistique des Lumières (Le Journal des Dames) », dans Katherine Astbury et Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, dir., *Le mâle en France 1715-1830. Représentations de la masculinité*, Oxford, P. Lang, 2004, p. 67.

⁵⁸ Verena Von Der Heyden-Rynsch, *Salons européens : les beaux moments d'une culture féminine disparue*, Paris, Gallimard, 1993, p. 16.

⁵⁹ A. Lilti, *Le monde des salons...*, p. 275.

⁶⁰ A. Lilti, *Le monde des salons...*, p. 408.

Les discussions mondaines dirigées par les femmes dans les salons divertissent donc tout en éloignant l'ennui et le vice. Si le rôle des femmes dans les salons est indéniable, Lezay-Marnézia accorde une plus grande importance à leur nature vertueuse.

3.3.2 Une vertu à caractère sexué ?

La vertu est objet de grands questionnements au XVIII^e siècle. Plusieurs penseurs et philosophes tentent de la définir. C'est notamment le cas d'Helvétius qui voit la vertu comme le « désir du bonheur des hommes »⁶¹. Helvétius écarte les « vertus ascétiques traditionnelles » au profit des « vertus sociales »⁶². Les encyclopédistes ont également tenté en 1765 de définir ce concept : « il est plus sûr de connaître la vertu par sentiment, que de s'égarer en raisonnement sur sa nature [...] Le mot de vertu est un mot abstrait, qui n'offre pas d'abord à ceux qui l'entendent, une idée également précise et déterminée ; il désigne en général tous les devoirs de l'homme, tout ce qui est du ressort de la morale [...] »⁶³. La définition donnée par les encyclopédistes rejoint davantage les perceptions de Lezay-Marnézia et de Chaudon. Toutefois, chez Lezay-Marnézia il est plutôt question d'une morale catholique qui nécessite l'adoption des vertus domestiques ayant comme principaux acteurs les femmes. Le *Plan de lecture* expose donc une vertu relevant plutôt de la sphère féminine et qui reconnaît une nature des plus bienveillantes aux dames, qu'elles peuvent justement mettre à profit pour « redresser les mœurs ».

Les femmes surgissent ainsi comme une source d'espoir parce qu'elles seules permettent de « recréer les mœurs » en raison de leur talent naturel. Par exemple, proposant aux femmes la lecture des *Études de la nature*, où sont dépeintes les mœurs susceptibles de perfectionner la raison des dames, Lezay-Marnézia affirme qu'elles y trouveront le moyen de

⁶¹ Muriel Bourgeois, Olivier Guerrier et Laurence Vanoflen, *Littérature et morale 16e-18e siècle. De l'humanisme au philosophe*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 122.

⁶² M. Bourgeois, O. Guerrier et L. Vanoflen, *Littérature et morale...*, p. 122.

⁶³ Rotraud Von Kulesa, « "Vertu" et "sensibilité" dans les romans de femmes », *Dix-huitième siècle*, no 36, 2004, p. 211.

conduire les hommes à la sagesse sur la route du bonheur en ne s'éloignant pas de la vertu⁶⁴.

Le livre est présenté comme un mode d'emploi et l'auteur ne tarit pas d'éloges pour les femmes qui en suivront les préceptes :

O femmes comme vous devez aimer l'auteur de ces Etudes ! Il est juste envers vous; il vous a peint telles que vous pouvez être, telles que sont quelques-unes d'entre vous; il offre votre beau idéal, que vous réaliserez si vous voulez admettre ses méthodes, vous convaincre de ses principes, vous pénétrer de ces sentiments. Comme votre image est belle sous ses pinceaux! comme elle est douce sublime et céleste! c'est ainsi que la Nature vous avoit dessinées. Grand Dieu ! vous avez bien défiguré son esquisse. Aussi, les femmes sauvages, chez les Hurons et chez les Illinois, sont bien moins malheureuses ; et permettez-moi le mot, bien moins dégradées que la plupart d'entre vous⁶⁵.

Le *Plan de lecture* présente les deux possibilités s'offrant à chaque femme : être vertueuse, ou alors ne pas l'être et devenir une personne « dégradée ». Lezay-Marnézia mentionne qu'une femme qui est bonne et qui accomplit sa destinée est « la plus belle œuvre de l'humanité »⁶⁶. À l'opposé, les femmes immorales qui ne tiennent pas compte des devoirs qui leur ont été imposés par la « Nature » et les « lois humaines » méritent « l'indignation et la haine »⁶⁷. L'ultimatum devrait convaincre les femmes à faire le « bon » choix.

La pression est ainsi sur les femmes afin qu'elles pensent aux conséquences de leurs comportements sur l'ensemble de la société, mais d'abord sur les hommes qu'elles fréquentent et leur famille. D'elles dépend la déchéance des autres individus.

3.3.3 La nature bienveillante des femmes

Les femmes sont présentées comme des êtres bienveillants qui doivent protéger leur famille et leur entourage. Lezay-Marnézia prétend qu'elles sont les protectrices des enfants et

⁶⁴ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 71.

⁶⁵ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 71-72.

⁶⁶ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 166.

⁶⁷ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 165.

des vieillards⁶⁸. Cette affirmation renvoie à une figure féminine maternelle, au centre de la communauté, qui veille au bien-être de ses proches et à leur inculquer une éducation vertueuse.

À la fin du XVIII^e siècle, les plans de lecture ne sont pas les seuls livres voulant influencer le comportement et le rôle des individus. K. Astbury démontre que les personnages féminins des romans et des contes jouent un rôle déterminant en tant que « guides spirituels » qui aident les hommes à « retrouver le chemin de la vertu »⁶⁹. Les contes moraux tentent ainsi de valoriser les personnages féminins afin que ces derniers soulèvent l'admiration des lecteurs⁷⁰. Et lorsqu'un jeune homme s'écarte du droit chemin, c'est parce que sa mère ne lui a jamais montré ses erreurs⁷¹. Il relève du devoir des femmes de veiller à ce que leur mari et leurs enfants présentent de bonnes vertus. C'est sans doute pourquoi R. Kulessa a constaté que dans les romans du XVIII^e siècle, les modèles de vertu correspondent davantage aux personnages féminins qu'aux personnages masculins⁷². Ceci s'expliquerait parce que l'amour, dit le « plus tendre caractère de l'humanité », est la passion correspondant le mieux au sexe féminin et peu d'hommes peuvent l'atteindre au même degré. Cette passion porterait plus naturellement les femmes vers la vertu et la morale : « [l]a morale naturelle vaut donc pour la femme et la morale raisonnée pour l'homme »⁷³.

Le pouvoir des femmes et leur rôle se situent à l'intérieur des espaces privés, soit principalement dans les salons et au sein de la famille. Il apparaît que Lezay-Marnézia souhaite que par leur rôle primordial dans la famille, les femmes influencent le reste de la

⁶⁸ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 166.

⁶⁹ Katherine Astbury, « La représentation de l'homme dans les contes moraux des femmes écrivains 1750 à 1789 », dans K. Astbury et M.-E. Plagnol-Diéval, dir., *Le mâle en France 1715-1830...*, p. 125-126.

⁷⁰ K. Astbury, « La représentation de l'homme... », p. 128.

⁷¹ K. Astbury, « La représentation de l'homme... », p. 132.

⁷² R. Kulessa, « "Vertu" et "sensibilité"... », p. 215.

⁷³ R. Kulessa, « "Vertu" et "sensibilité"... », p. 211.

société par effet de rayonnement. Voilà pourquoi l'auteur s'acharne à trouver pour ses lectrices des modèles de femmes possédant « l'esprit de famille ».

Les écrits de Lezay-Marnézia, publiés à la fin du XVIII^e siècle, obligent à nuancer la vision d'Ariès⁷⁴ sur la famille vue précédemment. Lezay-Marnézia est assez clair sur le sujet : les « vrais intérêts » manquent aux femmes et « [l]'esprit de famille n'existe plus »⁷⁵, ce qui cause de l'ennui chez les dames. L'auteur encourage donc ses lectrices à se rattacher aux valeurs familiales :

celles [les vertus] qu'on doit préférer, ce sont les vertus domestiques ; c'est à ces vertus qu'elle [la Nature] nous rappelle ; c'est dans l'esprit de famille qu'elle nous apprend à chercher la félicité de tous les jours, l'intérêt de tous les momens. Ces déjeûners que les parens vénérables, que l'époux, l'épouse bien unis et leurs enfans font ensemble, comme elle les anime, comme elle sait y répandre les charmes d'une gaieté douce, et y fait sourire le sentiment! chaque instant est employé pour l'agrément de chacun et la satisfaction de tous⁷⁶.

Ces quelques lignes dépeignent le portrait d'une famille heureuse. Lezay-Marnézia veut convaincre les femmes d'adopter ce modèle afin de créer leur propre bonheur et celui de leur entourage tout en contrant l'ennui. Dans le même esprit, il suggère également de lire les *Études de la nature* qui proposent que tous les hommes forment une grande famille. À cette fin, chacune des familles doit d'abord « s'isoler » afin de développer ses propres qualités et de « préserver ses mœurs », pour ensuite fraterniser avec les autres familles et empires⁷⁷. Cette fraternité dépasse le simple respect mutuel puisqu'elle implique un partage des biens⁷⁸. En proposant cet ouvrage aux femmes, Lezay-Marnézia expose un modèle familial plutôt utopique, certes, mais qui permettait au moins à ses yeux de raviver l'esprit de famille. Quant à

⁷⁴ Ariès prétend que le XVIII^e siècle est marqué par le passage de l'individu à la famille.

⁷⁵ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 187.

⁷⁶ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 105.

⁷⁷ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 73.

⁷⁸ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture...*, p. 73-74.

Chaudon, il n'aborde pas vraiment la question de la famille comme si ce domaine était naturellement relégué aux femmes.

Avoir l'esprit de famille est donc l'un des premiers objectifs à atteindre afin que soient rétablies les mœurs par l'intervention féminine. C'est pourquoi, l'auteur valorise les aïeules qui s'occupaient de leur famille et qui ne s'ennuyaient pas à le faire contrairement aux contemporaines qui ne voient pas quels sont leurs « vrais intérêts »⁷⁹ : s'occuper de leurs proches et être les « protectrices naturelles de la foiblesse » des maris, des enfants ou des vieillards⁸⁰.

À bon nombre de reprises, Lezay-Marnézia prône un retour à la campagne afin de retrouver les valeurs familiales perdues. Les lectures traitant de la vie rurale sont fortement conseillées et complimentées. Par exemple, le livre *Caroline de Lichtfield* est considéré comme bien plus utile que ceux des meilleurs moralistes. « L'Amour » qui y est mis en scène est valorisé de même que les vertus essentielles, les vertus domestiques⁸¹. Le récit se déroule principalement à la campagne où « l'homme reste plus en lui-même, conserve davantage ses inclinations natives, a des mouvemens plus vrais, des passions moins distraites, des sentimens plus prononcés, plus énergiques, plus tendres et plus forts »⁸². Lezay-Marnézia en prend Rousseau pour témoin et les « grandes révolutions » dit-il que procurent ses écrits : « N'a-t-on pas vu Rousseau délivrer l'enfance de ses entraves, commander aux mères de nourrir leurs enfans, rappeler à la vie champêtre, et faire concevoir à ceux mêmes qui en étoient les plus éloignés, que les mœurs domestiques sont les meilleures et les plus heureuses de toutes ? »⁸³.

⁷⁹ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 186-187.

⁸⁰ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 166.

⁸¹ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 105.

⁸² C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 105-106.

⁸³ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 73.

Puisque la vie champêtre est présentée comme un idéal, il va sans dire que Lezay-Marnézia critique vivement les femmes de la ville où elles se perdent. « Elles [les femmes de Paris] jettent l'or et propagent le vice ; leur ton est celui que naguères encore les jeunes libertins n'auroient pas osé se permettre. Leurs vêtements, qui ne les couvrent ni les parent, sont l'affiche du désordre ; les courtisanes auroient rougi d'en porter de semblables »⁸⁴. L'auteur prétend en outre que les femmes de Paris n'ont pas pris l'habitude de lire⁸⁵ puisque la lecture de bons ouvrages leur aurait permis d'adopter de meilleures mœurs. Les femmes des provinces en revanche ne sont pas encore corrompues⁸⁶. Aussi faut-il se détourner de Paris pour voir à l'oeuvre des modèles à adopter.

Lezay-Marnézia propose plusieurs lectures permettant de trouver des exemples de pays qui ont conservé l'esprit de famille. Le cas du Paraguay est mis de l'avant puisque les familles ont été rassemblées et ont trouvé la voie du bonheur. Là-bas, dit-il, les habitants vivent dans l'abondance sans se soucier du concept de propriété puisqu'ils y ont renoncé⁸⁷. Pour Lezay-Marnézia, le bonheur ne doit donc pas être associé à la richesse qui a plutôt pour effet d'y mettre un frein⁸⁸. Les femmes doivent davantage se concentrer sur l'importance du noyau familial qui est présenté comme la vraie recette du bonheur et des bonnes mœurs.

En dépit de ce rôle féminin primordial au sein de l'espace privé, C. Martin croit que les femmes ont perdu du pouvoir. « Loin de les délivrer de leurs obligations domestiques, la structure familiale qui s'impose à la fin du dix-huitième siècle tend, au contraire, à les confiner dans la sphère étroite du foyer, ainsi que Engels, d'ailleurs, fut sans doute l'un des premiers à l'affirmer en toute clarté : “ La famille conjugale moderne est fondée sur

⁸⁴ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 108-109.

⁸⁵ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 109.

⁸⁶ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 109.

⁸⁷ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 26.

⁸⁸ C.F.A. Lezay-Marnézia, *Plan de lecture*..., p. 78.

l'esclavage domestique, avoué ou voilé de la femme" »⁸⁹. Certes, les sources étudiées sont plus anciennes que l'affirmation d'Engel, mais il demeure qu'un questionnement s'impose sur le pouvoir féminin en espace privé ou familial au XVIII^e siècle. Est-ce que leur pouvoir est bien réel et tangible ou est-ce plutôt un pouvoir illusoire qui est laissé aux femmes ? Est-ce que les femmes ont été éduquées seulement afin de se distinguer et d'inculquer les principes moraux et religieux à leurs proches ? À la lumière de ce chapitre, il est possible de croire que Lezay-Marnézia est réellement persuadé du pouvoir détenu par les femmes afin de redresser les mœurs. C'est la principale tâche qu'il leur demande d'accomplir. Pour lui, quoique leur pouvoir se limite à la sphère privée, les femmes peuvent exercer un certain rayonnement par l'entremise de leur mari ou de leurs enfants.

Enfin, l'importance accordée aux vertus morales semble définir les rôles attribués à chacun des genres. Par exemple, les qualités associées aux femmes telles que la sensibilité et l'intelligence intuitive en font les combattantes de premières lignes afin de redresser les mœurs du pays. Lezay-Marnézia insiste beaucoup sur ce rôle tout au long de son traité mais plus particulièrement dans son supplément. Chaudon reconnaît aussi la décadence morale des Français sans toutefois s'y attarder comme le fait Lezay-Marnézia. Il est possible de croire que Chaudon ne propose pas une panoplie solutions chez les hommes puisqu'il ne se préoccupe pas autant de ce problème que Lezay-Marnézia. Ce dernier se sent particulièrement concerné puisqu'il voit la possibilité de redresser la société française en interpellant son lectorat.

⁸⁹ Friedrich Engels, *L'origine de la famille, de la propriété privé et de l'État*, Paris, 1884, cité dans Christophe Martin, « Espaces du féminin dans le roman français du dix-huitième siècle », *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, no 1, 2004, p. 82.

CONCLUSION

Les conseils de lecture étudiés s'avèrent des plus révélateurs en ce qui concerne la représentation des lectorats visés, soit les hommes et les femmes. Cette représentation apporte un éclairage sur les valeurs de la société française et sur le rôle associé à chacun des genres à la fin du XVIII^e siècle.

Dans un premier temps, les hommes et les femmes doivent absolument savoir se distinguer. Pour ce faire, les premiers doivent devenir des « hommes de goûts » tandis que les secondes se consacrent principalement à développer leurs charmes. La construction des traités a aussi démontré que les hommes jouissent d'une plus grande liberté lorsqu'il est question de faire des choix de lecture en raison de la capacité de jugement qui leur est reconnue. Chaudon commente ainsi une gamme variée de lectures en laissant ses lecteurs faire leur propre choix. Cette liberté est inexistante dans le *Plan de lecture* et les dames doivent se contenter de lire ce qui leur est prescrit. L'encadrement nécessaire chez les femmes se traduit également par un traité qui ne s'adresse jamais à ses lectrices dans la première partie. Il va de soi que les hommes doivent lire ce traité afin de transmettre les conseils de lecture aux femmes par la suite. Le contrôle des lectures féminines provient de l'auteur du traité pour ensuite se retrouver entre les mains du père, du frère ou du mari. Il est impératif de ne pas laisser les femmes seules avec leurs lectures.

Dans un deuxième temps, les qualités à développer sont souvent différentes en fonction du lectorat ciblé. L'oralité rejoint toutefois autant les hommes que les femmes. Les lectrices se préoccupent principalement des règles de grammaire afin de bien connaître les règles d'usage de la langue pendant que les hommes apprennent toutes les subtilités du

vocabulaire, ce qui les outille à bien argumenter. Les hommes étudient également les rudiments de la rhétorique qui leur permet d'occuper la place qui leur revient dans la sphère publique où ils doivent discuter de politique ou de tous autres sujets plus appliqués. Chaudon fournit à ses lecteurs les connaissances et les moyens d'argumenter, d'innover et de créer avec des lectures plus pratiques, tandis que les femmes doivent savoir des choses davantage pour être capables d'en parler. Cette représentation des femmes cadre avec la théorie de la sphère privée où les dames agissent principalement dans leur foyer et discutent dans les salons. Chez les deux lectorats, la lecture doit néanmoins demeurer utile et comporter certaines limites qui sont en plus grand nombre chez les femmes.

Finalement, le troisième chapitre présente les femmes comme une lueur d'espoir pour contrer la prétendue « décadence » des mœurs. La primauté de ce rôle est au cœur du *Plan de lecture*. Les auteurs des traités critiquent abondamment la société française et ils espèrent un éventuel redressement des mœurs. Lezay-Marnézia voit un énorme potentiel chez les femmes tandis que Chaudon se fait plus silencieux sur la question puisque son lectorat est moins concerné par ce problème. Le *Plan de lecture* fournit une foule de solutions chez les dames afin d'améliorer les mœurs des Français, que ce soit la lecture de livres d'histoire pour en tirer des leçons de morale ou un retour à la vie en campagne qui favorise l'esprit de famille. Puisque les femmes sont au cœur de la sphère privée et de la cellule familiale, ces dernières doivent se préoccuper de bien orienter les mœurs de leur entourage. Les femmes tiennent donc un grand rôle en ce qui concerne les mœurs puisque ce sujet est intimement lié à la sphère privée qui est le lieu de pouvoir.

L'analyse des deux traités a mis à jour deux représentations différentes des lectorats qui révèlent chacune les rôles préconisés chez les hommes et les femmes. Quelques objectifs

communs regroupent les deux lectorats, que ce soit l'importance de se distinguer, de bien parler ou encore d'être vertueux. Néanmoins, il demeure que la théorie des sphères publique et privée rejoint le rôle des hommes et des femmes à la fin du XVIII^e siècle. En dépit des valeurs de liberté et d'égalité prônées par les penseurs des Lumières, les femmes n'obtiennent pas la même reconnaissance en ce qui concerne leur capacité de jugement, ce qui enfreint leur liberté. Le rôle primordial qu'elles ont à jouer au sein de leur famille est aussi contraint par plusieurs limites nécessaires à conserver l'image de la femme vertueuse. Les femmes doivent taire les désirs qui les habitent s'ils s'avèrent un obstacle à l'esprit de famille. La prépondérance de la famille ne laisse pas beaucoup de place aux diverses aspirations des dames. Au contraire, ce sont les hommes qui vivent principalement à l'extérieur du foyer et qui possèdent les moyens d'argumenter, d'innover et de créer. La diversité des connaissances qu'ils acquièrent au fil de leurs lectures leur donne les outils pour occuper le rôle qu'on attend d'eux dans l'univers public et dans les processus décisionnels. Chaudon veut bien reconnaître l'importance que les hommes doivent accorder à la vertu dans cette société en « décadence ». La *Bibliothèque* expose par conséquent aux hommes des lectures qui leur permettent de devenir vertueux sans pour autant leur fournir les moyens de rendre l'ensemble de la société plus vertueuse. Car ce rôle revient définitivement aux femmes. La ligne entre la distribution des pouvoirs ne pourrait être plus définie : les hommes décident et ils exercent leur influence à l'extérieur du foyer tandis que les femmes font de même dans les espaces privées, principalement à l'intérieur de leur propre famille.

L'étude des conseils de lecture s'avère d'une richesse incontestable pour comprendre les rôles que doivent adopter les lectorats visés et par conséquent les valeurs préconisées à leur époque. Les traités de Lezay-Marnézia et de Chaudon pourraient donc également être utilisés afin d'approfondir toute recherche sur les valeurs françaises au XVIII^e siècle. En fait,

une recherche axée sur les ouvrages les plus louangés par les deux auteurs jetteraient sur elles un éclairage différent puisque ce sont là des ouvrages prisés pour leur valeur pédagogique et qui sont par conséquent, possiblement représentatifs des valeurs les plus importantes.

Une autre avenue intéressante serait d'étudier les traités de Lezay-Marnézia et de Chaudon en comparaison avec un traité de conseils de lecture s'adressant au peuple ou encore aux enfants. Comment la volonté de distinction des élites se traduit-elle si l'on compare avec le peuple ? Est-ce que les conseils de lecture s'adressant au peuple leur permettent d'en savoir davantage sur tout ou sont-ils plutôt axés sur la place que doit tenir le peuple dans la société, ou encore sur son simple divertissement ? Veut-on contrôler et limiter les connaissances parmi le peuple afin de réduire toute possibilité d'ascension sociale ? D'autre part, les conseils de lecture s'adressant aux enfants se rapprocheraient-ils des conseils faits aux femmes qui nécessitent un encadrement dans leurs lectures ? Il va sans dire que les possibilités de recherches sont grandes et que les traités de Lezay-Marnézia et de Chaudon confirment tout le potentiel de ce que peut révéler à l'histoire sociale et culturelle l'analyse des différentes pratiques de lecture à l'époque moderne.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Sources

BARBIER, A.-A. et N.L.M. Des Essarts. *Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût, entièrement refondue, corrigée et augmentée, contenant des Jugements tirés des Journaux les plus connus et des Critiques les plus estimés, sur les meilleurs ouvrages qui ont paru dans tous les genres, tant en France que chez l'Étranger jusqu'à ce jour*. Paris, t. 1, 1808. 461 p.

CHAUDON, Louis-Mayeul. *Bibliothèque d'un homme de goût ou avis sur le choix des meilleurs livres écrits en notre langue sur tous les genres de sciences et de littérature avec les jugements et les critiques les plus impartiaux sur les bons ouvrages qui ont paru depuis le renouvellement des lettres jusqu'en 1772*. Avignon, Imprimerie Joseph Blery, t. 1, 1772. 336 p.

CHAUDON, Louis-Mayeul. *Bibliothèque d'un homme de goût ou avis sur le choix des meilleurs livres écrits en notre langue sur tous les genres de sciences et de littérature avec les jugements et les critiques les plus impartiaux sur les bons ouvrages qui ont paru depuis le renouvellement des lettres jusqu'en 1772*. Avignon, Imprimerie Joseph Blery, t. 2, 1772. 394 p.

CHAUDON, Louis-Mayeul. *Dictionnaire universel, histoire, critique et bibliographique*. Paris, Imprimerie de Mame frères. t. 1, 9^e édition, 1810. 564 p.

LEZAY-MARNÉZIA, Claude François Adrien. *Plan de lecture pour une jeune dame*. Lausanne, A. Fischer et Paris, L. Vincent, 2^e édition, 1800. 255 p.

Bibliographie

Dictionnaires et ouvrages de référence

BOUILLET, Marie Nicolas. *Dictionnaire d'histoire et de géographie*. Paris, Librairie Hachette, 28^e éd, 1884. 2024p.

FURETIÈRE, Antoine. *Le Dictionnaire universel*. Paris, Robert, 1978 (1690). 2 tomes.

GRENTE, Georges, dir. *Dictionnaire des lettres françaises. Le XVIII^e siècle*. Paris, Fayard, vol 4, 1994. 1371 p.

LAROUSSE, Pierre. *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*. Paris, Nîmes, Éditions Lacour, coll. « Rediviva », t. 16, 1990.

QUÉRARD, Joseph-Marie. *La France littéraire, ou dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France, ainsi que des littérateurs étrangers qui ont écrit en français, plus particulièrement pendant les XVIII^e et XIX^e siècles*. Paris, G.-P. Maisonneuve & Larose Éditeurs, t. 2, 1964. 756 p.

Les Lumières et l'Époque moderne

DE BAECQUES, Antoine. « La culture des Lumières » dans Jean-Pierre RIOUX et Jean-François SIRINELLI, dir., *Histoire culturelle de la France*. Antoine DE BAECQUES et Françoise MÉLONIO, dir., *Lumières et liberté. Les dix-huitième et dix-neuvième siècles*. Paris, Éditions du Seuil, tome 3, 1998 p. 13-71.

DUFLO, Colas. « Diderot et la morale naturelle » dans Sylviane Malinowski-Charles, dir., *Figures du sentiment : morale, politique et esthétique à l'époque moderne*. Ste-Foy, Presses de l'Université Laval, coll. « Les collections de la République des lettres Symposiums », 2003 p. 35-46.

DURAND, Yves. *L'Ordre du monde. Idéal politique et valeurs sociales en France du XVI^e au XVIII^e siècle*. Paris, Sedes, coll. « Regards sur l'histoire. Histoire moderne ». no 148, 2001. 398 p.

FERRONE, Vincenzo et Daniel Roche. « Le monde historique des Lumières comme système culturel » dans *Le monde des lumières*. Paris, Fayard, 2000 p. 553-569.

FERRONE, Vincenzo et Daniel Roche, dir. *Le monde des lumières*. Paris, Fayard, 2000. 637 p.

FREEDMAN, Jeffrey. « Traduction et édition à l'époque des Lumières ». *Dix-huitième siècle*, no 25, 1993 p. 79-100.

GERSON, Frédérick. *L'amitié au XVIII^e siècle*. Paris, Éditions La pensée universelle, 1974. 254 p.

GOULEMOT, Jean Marie. *La littérature des lumières*. Paris, Armand Colin, coll. « Lettres supérieures », 2005. 186 p.

MALINOWSKI-CHARLES, Sylviane, dir. *Figures du sentiment : morale, politique et esthétique à l'époque moderne*. Ste-Foy, Presses de l'Université Laval, coll. « Les collections de la République des lettres Symposiums », 2003. 175 p.

MASSEAU, Didier. *Les ennemis des philosophes. L'antiphilosophie au temps des Lumières*. Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Albin Michel des idées », 2000. 451 p.

ROCHE, Daniel. *La France des Lumières*. Paris, Fayard, 1993. 651 p.

ROCHE, Daniel. *Les Républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*. Paris, Fayard, 1988. 393 p.

TODOROV, Tzvetan. *L'esprit des lumières*. Paris, Éditions Robert Laffont, 2006. 132 p.

VOVELLE, Michel, dir. *L'homme des lumières*. Paris, Seuil, 1996. 483 p.

Histoire du livre et de la lecture

BOLLMANN, Stefan. « Jane Austen, Virginia Wolf et les soeurs. La lutte avec l'ange », dans Laure ADLER et Stephan BOLLMANN. *Les femmes qui écrivent vivent dangereusement*. Paris, Flammarion, 2007. 152 p.

BOURGEOIS, Muriel, Olivier Guerrier et Laurence Vanoflen. *Littérature et morale 16e-18e siècle. De l'humaniste au philosophe*. Paris, Armand Colin, 2001. 192 p.

CHARTIER, Roger. « Culture écrite et littérature à l'âge moderne ». *Annales, Histoire, Sciences sociales*, vol. 56, no 2, juillet-octobre 2001 p. 783-802.

CHARTIER, Roger. *Histoires de la lecture. Un bilan des recherches. Actes du colloque des 29 et 30 janvier 1993*, Paris, IMEC Éditions/Éditions de la maison des sciences et de l'homme, 1995. 316 p.

CHARTIER, Roger et Henri-Jean Martin, dir. *Histoire de l'édition française*. Paris, Fayard/Cercle de la Librairie, vol. 2, *Le livre triomphant, 1660-1830*, 1989. 909 p.

CHARTIER, Roger. *Inscrire et effacer. Culture écrite et littérature (XIe-XVIIIe siècle)*. Paris, Gallimard/Le Seuil, 2005. 209 p.

CHARTIER, Roger. *L'ordre des livres. Lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre le XIVe et XVIIIe siècle*. Aix-en-Provence, Alinéa, 1992. 118 p.

CONDÉ, Michel. « Notes sur la poésie française au XVIII^e siècle ». *Études françaises*, vol. 27, no 1, 1991 p. 25-47.

DARNTON, Robert. *Bohème littéraire et révolution. Le monde des livres au XVIIIe siècle*. Paris, Gallimard/Le Seuil 1983. 208 p.

FABRE, Daniel. « Lire au féminin ». *Clio, histoire, femmes et société*, no 11, 2000 p. 179-212.

GUGLIELMO, Cavallo et Roger Chartier, dir. *Histoire de la lecture dans le monde occidental*. Paris, Seuil, 1997. 522 p.

HERRERO, Isabel et Lydia Vasquez. « Types nationaux européens dans des oeuvres de fiction françaises (1750-1789) ». *Dix-huitième siècle*, no 25, 1993 p. 115-127.

HEYDEN RYNSCH, Verena Von Der. *Salons européens : les beaux moments d'une culture féminine disparue*. Paris, Gallimard, 1993. 267 p.

LILTI, Antoine. *Le monde des salons : sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*. Paris, Fayard, 2005. 568 p.

MARTIN, Christophe. « Espaces du féminin dans le roman français du dix-huitième siècle ». *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, no 1, 2004 p. viii-527.

MAUZI, Robert, dir. *Précis de littérature française du XVIII^e siècle*. Paris, Presses universitaires de France, 1990. 280 p.

MAY, Georges. *Le dilemme du roman au XVIII^e siècle. Étude des rapports et de la critique (1715-1761)*. New Haven, Yale University Press, 1963. 294 p.

MENANT, Sylvain. « Introduction – Auteurs, lecteurs et libraires », dans Robert Mauzi, dir. *Précis de littérature française du XVIII^e siècle*. Paris, Presses universitaires de France, 1990 p.1-12.

POOVEY, Mary. *The Proper Lady and the Woman Writer. Ideology as style in the works of Mary Wollstonecraft, Mary Shelley and Jane Austen*. Chicago, University of Chicago Press, coll. « Women in culture and society », 1984. 287 p.

VON KULESSA, Rotraud, « “Vertu” et “sensibilité” dans les romans de femmes ». *Dix-huitième siècle*, no 36, 2004 p. 211-222.

WENGER, Alexandre. « Lire l’onanisme. Le discours médical sur la masturbation et la lecture féminine au XVIII^e siècle ». *Clio, histoire, femmes et sociétés*, no 22, 2005 p.227-243.

WITTMAN, Reinhard. « Une révolution de la lecture à la fin du XVIII^e siècle ? », dans Cavallo GUGLIELMO et Roger Chartier, dir. *Histoire de la lecture dans le monde occidental*. Paris, Éditions du Seuil, 1997. 522 p.

Représentations iconographiques de lectrices

ADLER, Laure et Stephan Bollmann. *Les femmes qui lisent sont dangereuses*. Paris, Flammarion, 2006. 149 p.

ARAGON, Sandrine. « Des révolutions dans les représentations de lectrices ». *Dix-huitième siècle*, vol. 36, 2004 p. 237-248.

CONLON, James. « Men reading Women reading Interpreting Images of Women Readers », *Frontiers*, vol. 26, 2005 p. 37-58.

NIES, Fritz. « La femme-femme et la lecture : un tour d’horizon iconographique », *Romantisme*, 15, 1985 p. 96-106.

Histoire des femmes et du genre

ASTBURY, Katherine. « La représentation de l’homme dans les contes moraux des femmes écrivains 1750 à 1789 », dans Katherine ASTBURY et Marie-Emmanuelle PLAGNOL-DIÉVAL, dir. *Le mâle en France 1715-1830. Représentations de la masculinité*. Oxford, P. Lang, 2004 p. 123-134.

BIENVENUE, Louise et Christine Hudon. « “Pour devenir homme, tu transgresseras...” : Quelques enjeux de la socialisation masculine dans les collèges classiques québécois (1880-1939) ». *The Canadian Historical Review*, vol. 86, no 3, 2005 p. 485-511.

BOKOBZA KAHAN, Michèle. « Inscriptions du mâle dans le discours féminin journalistique des Lumières (Le Journal des Dames) », dans Katherine ASTBURY et Marie-Emmanuelle PLAGNOL-DIÉVAL, dir. *Le mâle en France 1715-1830. Représentations de la masculinité*. Oxford, P. Lang, 2004 p. 63-77.

COHEN, Michèle. « “Manners” make the man: politeness, chivalry and the construction of masculinity, 1750-1830 ». *Journal of British Studies*, vol. 44, 2005 p. 312-329.

CRAMPE-CASNABET, Michèle. « Saisie dans les oeuvres philosophiques », dans *Histoire des femmes en Occident*. t. 3, Natalie ZEMON DAVIS, dir. *XVI^e-XVIII^e siècles*. Paris, Plon, 1991 p. 327-357.

DULONG, Claude. « De la conversation à la création », dans *Histoire des femmes en Occident*. t. 3, Natalie ZEMON DAVIS, dir. *XVI^e-XVIII^e siècles*. Paris, Plon, 1991 p. 403-425.

FRAISSE, Geneviève. *Les femmes et leur histoire*. Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire » 1998. 614 p.

GODINEAU, Dominique. *Les femmes dans la société française 16-18^e siècle*. Paris, Armand Colin, 2003. 253 p.

HARVEY, Karen. « The history of masculinity, circa 1650-1800 ». *Journal of British Studies*, vol. 44, 2005 p. 296-311.

LE DOEUFF, Michèle. *Le sexe du savoir*. Paris, Flammarion, coll. « Champs », no 461, 1998. 378 p.

RIVARA, Annie. « Y a-t-il des femmes des Lumières dans le roman du dix-huitième siècle ? » *Dix-huitième siècle*, no 36, 2004. p. 255-272.

SÉGUIN, Maria Susana. « Les femmes et les sciences de la nature ». *Dix-huitième siècle*, no 36, 2004 p. 333-343.

SONNET, Martine. *L'éducation des filles au temps des Lumières*. Paris, Éditions du Cerf, coll. « Histoire », 1987. 354 p.

SPONGBERG, Mary. *Writing Women's History since the Renaissance*. Houndmills, Basingstoke, Hampshire/New York, 2002. 308 p.

STAFFORD, William. « Gentlemanly Masculinities as Represented by the *Late Georgian Gentleman's Magazine* ». *History*, vol. 93, no 309, 2008 p. 47-68.

PERROT, Michelle. *Les femmes ou les silences de l'histoire*. Paris, Flammarion, 2001 (1998). 493 p.

RANCIÈRE, Jacques. « L'histoire "des" femmes entre subjectivation et représentation (note critique) ». *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 48, no 4, juillet-août 1993 p. 1011-1019.

TIMMERMANS, Linda. *L'accès des femmes à la culture (1598-1715) : un débat d'idées de Saint François de Sales à la Marquise de Lambert*. Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque littéraire de la Renaissance », sér. 3, t. 26, 1993. 937 p.

THÉBAUD, Françoise. *Écrire l'histoire des femmes*. Fontenay-aux-Roses, ENS Éditions, coll. « Sociétés, espaces, temps », 1998. 227 p.

BROUARD-ARENDS, Isabelle. « Mutations culturelles et champ littéraire : Gender et genre romanesque au XVIII^e siècle » dans Luc Capdevila *et al.* *Le genre face aux mutations. Masculin et féminin, du Moyen Âge à nos jours*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003 p. 137-145.

BLOSS, Thierry, dir. *La dialectique des rapports hommes-femmes*. Paris, Presses universitaires de France, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 2001. 285 p.

BOISCLAIR, Isabelle, dir. *Lecture du genre*. Montréal, Les Éditions Remue-ménage, 2002. 179 p.

CAPDEVILA, Luc *et al.* *Le genre face aux mutations. Masculin et féminin, du Moyen Âge à nos jours*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003. 403 p.

CHARTIER, Roger. « Différences entre les sexes et domination symbolique (note critique). » *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 48, no 4, Juillet-Août 1993 p. 1005-1010.

RIOT-SARCEY, Michèle. « Le féminin, un genre très singulier », dans Luc Capdevila *et al.* *Le genre face aux mutations. Masculin et féminin, du Moyen Âge à nos jours*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003 p. 159-165.

SCOTT, Joan W. « Gender : A Useful Category of Historical Analysis ». *American historical review*, vol. 91, no 5, déc 1986 p. 1053-1075.

THÉBAUD, Françoise. « Écrire l'histoire des femmes et du genre en France ». *Historiens et géographes*, no 392, Octobre 2005 p. 71-81.

Autre

BOURDIEU, Pierre. *La distinction : critique sociale du jugement*. Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1979. 670 p.